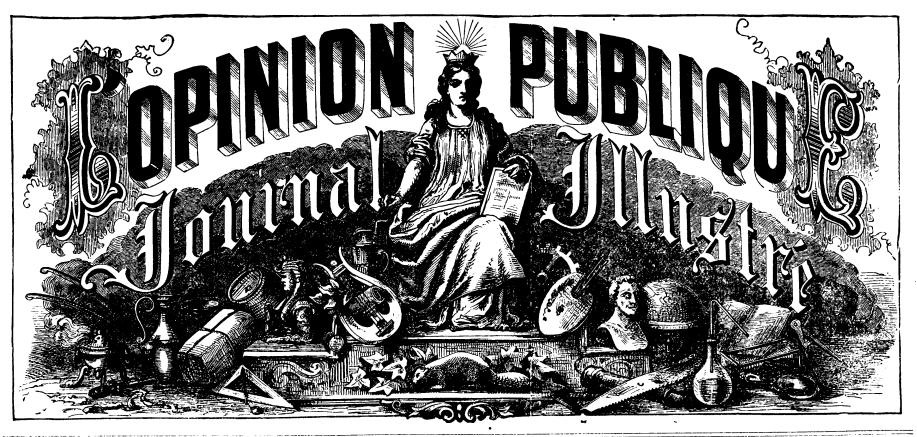
Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers / Couverture de couleur	Coloured pages / Pages de couleur	
Covers damaged / Couverture endommagée	Pages damaged / Pages endommagées	
Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée	Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées	
Cover title missing / Le titre de couverture manque	Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées	
Coloured maps /	Pages detached / Pages détachées	
Cartes géographiques en couleur	Showthrough / Transparence	
Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)	Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression	
Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur Bound with other material / Relié avec d'autres documents	Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire	
Only edition available / Seule édition disponible	Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / II se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une	
Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.	restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pa été numérisées.	
Additional comments / Pagination continue Commentaires supplémentaires:		



Vol. III.—No. 34.

MONTREAL, JEUDI, 22 AOUT, 1872.

ABONNEME!TT, \$3.00. PAR NUMBRO, 7 CENTINE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Sui/e.

Le Repertoire National.—M. Chauveau.—Ses poésies—Charles Guérin—Genre de l'ouvrage—Style—Couleur locale—Ecrits divers—Conclusion.

Quel est donc ce poète italien qui, à l'aspect du printemps, -cette jeunesse de l'année-sentait renaître en lui-même, et chantait la jeunesse-ce printemps de la vie?

> Oh primavera! gioventu dell anno. Oh gioventu! primavera della vita.

Tout ce qui, dans la nature ou dans l'âme, respire printemps ou jeunesse, a le don d'émouvoir et de captiver.

C'est cette pensée qui me venait, ce matin, à l'esprit en ouvrant le premier recueil de notre littérature-le Répertoire National. Tout humble et imparfait que soit ce recueil, il s'en échappe une fraicheur de jeunesse, une odeur de printemps, de fleurs à demi écloses-fleurs des champs, fleurs des bois, si vous le voulez,--pâles et parfois étiolées, mais dont la vue fait du bien à l'âme, parce qu'elle fait naître l'espérance. Ces fleurs hâtives annoncent la saison printanière, la prochaine floraison.

Les quatre volumes du Répertoire National contiennent peu de pages vraiment remarquables. "Les chefs-d'œuvre sont rares, dit son épigraphe, et les écrits sans défauts sont encore à naître." Cependant ce recueil aura toujours du prix aux yeux des lecteurs canadiens, parce qu'il renferme les premiers essais de ceux qui ont été les créateurs de notre littérature. C'est la pensée flottante, vaguement ébauchée, d'un peuple qui se replie, pour la première fois, sur lui-même.

L'enfant qui, au sortir du berceau, balbutie quelques paroles, entre un sourire et une larme, a des grâces naïves qu'en vain on lui cherchera plus tard. Le peuple tout jeune qui parle, qui chante, qui pense dans le Répertoire National, ressemble à cet enfant qui se regarde, et s'écoute vivre. Les larmes du passé sont essuyées par les espérances de l'avenir; et il prête l'oreille aux sons de sa voix qu'il entend revenir des échos voisins. Il y a, dans les paroles qui tombent de ses lèvres, un ton d'inexpérience, une aimable gaucherie, dans ses expressions des naïvetés d'enthousiasme, dans son chant des éclats de voix qui font sourire, mais qui aussi font aimer.

On aime cette ardeur de patriotisme, cette fierté de sentiment, cette dignité nationale; mais, au-dessus de tout cela, on aime et on admire cette foi chrétienne, cette moralité d'âmes vierges, sources de tout génie et de toute inspiration. Le Répertoire National est un choix de lectures sereines qui témoigne hautement des principes et de l'honneur de notre peuple.

Comme à l'origine de toutes les littératures, la poésie occupe une large part dans ce recueil. L'homme admire et chante, avant de raisonner sa pensée.

Parmi les noms de poètes qui figurent dans le Répe-toire National, se trouve le nom de M. Chajourd'hui étudier le talent. C'est aussi par ses poésies que nous allons commencer l'analyse et la critique de ses écrits.

Naturellement, il ne faut pas être sévère pour ses premières pièces de vers : l'auteur s'ignorait encore lui-même. Mentionnons seulement L'Insurrection, les Adieux à Sir John Colborne, et l'Union des Canades, pour indiquer le commencement de cettte dernière pièce, qui malheureusement a le tort de ne pas se soutenir. i lle débute par quelques vers remarquables:

C'est le jour des banquiers! Demain sers notre heure. Aujourd'hui l'oppression, demain la liberté: Aujourd'hui l'on fustige un peuple entier qui pleure, Demain l'on voit debout tout un peuple ameuté; Aujourd'hui le forfait, et demain la vengoance; Aujourd'hui c'est de l'or, et demain l'est du ler; Aujourd'hui le pouvoir, et demain l'impuissance; Aujourd'hui le pouvoir, et demain l'impuissance; Aujourd'hui c'est l'orgie, et demain c'est l'enjer.

Demain n'est pas à vous, il est à Dieu qui veille, Et Dieu donne toujours son brillant lendemain Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille.

Quand il prend une cause, etc.

La fin de la pièce manque d'inspiration. Elle est loin cependant d'arriver à des chûtes aussi profondes que les précédentes qui ne résistent pas à la critique.

On y lit des vers tels que ceux-ci:

De tes scides jers la fureur désarmée,
N'exalte-t-elle plus les crimes qu'ils ont faits?
Loin de cela, bien loin: ce que fut ta clémence,
On ne le sait que trop, et tes laches amis,
Qui du sang des vaincus part i furen' nourris,
En te reconduisont bénissent ta d'imence.
Mais le peuple, vois-tu, ne s'émeut plus de rien,
Et tout ce qu'on lui fait, que ce soit mal ou bien,
Le laisse au même état, le luisse triste et soubre,
Des proconsuls méchants, il ne sait plus le nombre,
qui passèrent sur lui comme un glave acéré,
Et, stupides, l'ont tous froidement lacéré.

Voilà comment, voilà, sans qu'un long cri de joie, N'éclate dans les airs, etc.

Voilà, Colbo n, voilà comment tu peux partir

Ils mirent au cachot sans forme de justice.
Sans rien vouloir entendre et sans motif aucun.
Tous ceux qui n'avaient pas le talent de leur plaire!
En vain prétendres-tu qu'un effroi salutaire
Résulte de ces faits et seul sauve l'état.

Et s'il est des méchants, s'il en est que l'on ôse Envoyer devant Dieu ch roher leurs châtiments : Ceux qui passent la vie à forger des tourments Pour des hommes par eux contraints à la révolte;

Du bourreau qui criait: J'ai soif. donnez du sang Du bourreau qui criait. In soit, donnez du saug Ou de l'épouse en pieurs, qui pour sauver le père Du fruit qu'elle portait dans son malheureux flanc, Embras sait les genoux sur le point d'être mère; Qui des deux méritait un dédaigneux refus? Pourtant, (et sans frémir, on dit que tu le pus,) etc,

Hâtons-nous d'arriver aux Joies Naïves, la plus jolie des sept ou huit pièces de vers, auxquelles M. Chauveau ait attaché son nom. Elle a été trop souvent citée, pour qu'il soit nécessaire

Détachons-en seulement une des meilleures strophes:

Oh! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages, Qui, l'hiver, sont si blanes! Je les crois des rivages De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous foù faire, l'our y laisser jouer les bons petits garçons. Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire, Et que nous irons là, si nous faisons le bien;

Oh! qu'on glissera bien!

A part quelques rimes insuffisantes, telles que celles-ci:

Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer, Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger.

et quelques hémistiches faibles, comme les suivantes:

Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine Pour donner des gâteaux à nous petits enfants. Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs; Et juis, maman, jen ... Et j'élève des forts etc.

il y a peu de fautes à relever dans les Joies Naïves. C'est une fraiche composition, qui exprime une pensée enfantine, en vers simples et naturels, avec des sentiments délicats et touchants.

les Soirées Canadiennes, M. Chauveau n'a pas été heureux. La de style et de couleur locale. Afin de laisser à l'ouvrage toute délicatesse de la langue française ne se plie pas à certaines consonnances barbares. Elle rejette des strophes comme fauts, nous choisirons pour terme de critique les deux chapi-

Cependant il avait la menace à la bouche. Ils se tournuit fievreux sur sa brûlante couche, Le roi Bonnicona ! Dans un demi-sommeil, péniblement écloses, Voici, toute la nuit, les fatidiques choses,

Que le vieux roi parla: Nes jongleurs ont brûlé toutes les médecines Que renfermait leur sac!

Cudoagny se tait; etc.

Donnacona ramène au psys des ancêtres. Domayaya lassé de servir d'autres maîtres, Aussi Taigurayni.

Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savannes Répète : Apphanna!

En résumé, nous croyons que M. Chauveau n'a pas méconnu son talent en se livrant de préférence à la prose. Il aurait pu devenir, avec le temps et l'étude, un versificateur ingénieux, très-habile même;

Mais son astre, en naissant, ne l'a pas fait poète.

Du moins, les quelques poésies qu'il a publiées, ne révèlent pas le génie inspirateur, le mens divinior d'Horace, ce souffle poétique qui enlève sur les cimes, d'où jaillit la véritable poésie.

Toutefois les heures que M. Chauveau a consacrées aux muses, ont été loin de lui être inutiles; elles ont servi à donner de l'élévation à ses pensées, de l'élégance à son style, et à sa phrase la souplesse et le nombre qu'elle a acquis plus tard.

M. Chauveau n'avait pas trouvé cette forme définitive de sa pensée, lorsqu'il a composé Charles Guérin. Ce roman est l'œuvre ce sa jeunesse, et son coup d'essai en prose. Il n'est donc pas étonnant d'y rencontrer les traces d'inexpérience que nous avons relevées dans ses premiers vers.

Mais avant d'entrer dans l'analyse de ce livre, disons, tout d'abord, qu'il continue bien les traditions de notre littérature. Au point de vue de la morale et des principes, il est digne de figurer à côté du Répertoire National.

Le vent du doute, qui, dans ce siècle, s'élève de tous les points de l'horizon, et dessèche toute croyance en sa fleur, n'a point soufflé sur cette âme; et l'on aime à voir que chaque conviction religieuse y est restée debout.

Puissent les écrivains de ce pays toujours garder intact cet héritage de nos ancêtres, et ne jamais tremper leur plume que dans les eaux vives de la vérité.

L'auteur de Charles Guérin a été heureux dans le choix de son sujet. Il a su reconnaître et adopter la manière qui lui convenait.

"Ceux. est-il dit dans la préface, qui chercheront dans Charles Guérin un drame terrible et pantelant..... seront bien complètement désappointes. C'est simplement l'histoire d'une famille canadienne contemporaine que l'auteur s'est efforcé d'écrire C'est à peine s'il y a une intrigue d'amour dans l'ouvrage : pour bien dire, le fonds du roman s'mblera, à bien des gens, un prétexte pour quelques peintures de meurs..."

Les scènes de vie paisible et douce, les études de mœurs, les tableaux de genre, étaient, en effet, plus conformes à la nature de son talent que les grands effets dramatiques, les coups de théâtre, les déploiements énergiques. Si Charles Guérin avait été publié par l'auteur à l'époque de la maturité de son talent, il aurait pu devenir une bonne peinture de la vie et du caractère de notre peuple.

Nous croyons rencontrer la pensée de l'auteur aussi bien que le sentiment public en disant que c'est une composition un peu hâtive. Il a manqué à l'auteur des études et des observations préalables.

Le lecteur va constater par lui-même les deux défauts sail-Dans la poésie de Donnacona, qui fut publiée d'abord dans lants du roman de Charles Guérin: je veux dire les faiblesses sa valeur et mieux faire ressortir les qualités à côté de tres du livre qui sont regardés à bon droit comme les mieux touchés: Un coup de Nord-Est, et La Mi-Carême. Le premier chapitre nous servira comme étude de style, le second comme étude de mœurs et de couleur locale.

La description du vent de nord-est, qui ouvre le troisième chapitre de Charles Guérin, est excellente de vérité, mais trèsfaible de style. On voit que, dès son enfance, l'auteur a été en rapports intimes avec notre vent du golfe, ce roi du Saint-Laurent; mais en même temps on s'aperçoit qu'il n'est pas encore initié aux secrets du style. Dans cette description, il n'y a pas moins de dix phrases qui commencent par ce ou cela; tandis que le même pronom reparait ailleurs en treize endroits

différents. L'habitude d'écrire aurait fait disparaitre facilement cette monotonie. Au reste, la page de Charles Guérin est sous les yeux du lecteur.

les yeux du lecteur.

C'est pour le district de Québec un véritable fléau que le vent du nord-est, C'est lui qui, pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les brumes du golfe. C'est lui qui, au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, vous enveloppe d'un linceul humide et froid, et dépose dans chaque potirine le germe des catarrhes et de la pulmonie. C'est lui qui interrompt par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissan-es de la vie champêtre. C'est lui qui, durant l'hiver, soulève ces formidables tempêtes de neige qui interrompent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. C'est lui, enfin, qui chaque automne préside à ces fatales bourrasques, causes de tant de naufraires et de désolations. À ces ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve Saint-Laurent.

Dès qu'il commence à souffier, tout ce qui, dans le paysage, était gai, brillant, animé, velouté, gazouillant, devient terne, froid, morne, silencieux, renfrogné. Un ennui, un malaise décourageant pénètre tout ce qui vous touche et vous environne. Bientôt des brumes l'géres, aux formes fantastiques, rasent en bondissant, la surface du fleuve. Ce n'est que l'avant garde de bataillons beaucoup plus formidables, qui ne tardeut pas à paraftre. Alors vous chercheriez en vain un rayon du soleil, un petit coin de ce beau ciel bleu, si limpide, qui vous plaisait tant. Sur un fond de nuages d'un gris sale, passent rapides comme des flèches, ces mêmes brumes, qui se succèdent avec une émulation, tantôt la fumée noire d'un bateau-à-vapeur. Tantôt elles dansent comme des flèces capricieuses, aux vêtements d'écume, sur la crête des vagues, tantôt elles present dans l'air d'un voi assuré, comme d'immenses oiseaux de proie. Quelquefois deux vicesse semble se ralentr, elles paraissent moins nombreuses : délà vous croyez entrevoir en quelques endroits une

Inutile d'insister davantage sur le style: s'il n'est pas sans mérite, il n'est pas sans défaut,

Passons à l'appréciation de la couleur locale.

Le chapitre intitulé: La Mi-Carême commence par la conversation suivante entre un groupe d'habitants de la cam-

- "Ecoutez donc, vous autres, savez-vous que j'avons un grand personnage dans la paroisse?

 --Quoi, c'te p'tite jeunesse que Jacques Lebrun a amenée de la
- -Justement, on dit qu'il va s'marier avec Marichette.
 -Pas si bête, Lebrun! d'aller comme ça chercher un mari à sa

Le lecteur se demande si ce dialogue n'est pas une charge contre le langage de nos habitants? Le peuple canadien a le droit d'être fier de sa langue. Nulle part, en France, elle n'est mieux parlée par le peuple des campagnes. L'auteur de cette critique a eu l'occasion d'en faire l'observation personnelle. Il a parcouru la France dans toutes les directions, du nord au midi, de l'est à l'ouest. Il a observé le paysan français; il a conversé avec lui, et il est revenu avec la conviction que, sous le rapport de la langue, le Canada peut soutenir avantageusement la comparaison avec les paysans des provinces où le français est parlé le plus correctement. Notre classe instruite est, à cet égard, inférieure à notre peuple.

Si M. Chauveau avait vécu sous le toit de l'habitant de nos campagnes, il n'aurait pas mis sur ses lèvres le dialogue qui vient d'être cité. Il aurait appris que sa conversation, loin d'être triviale, est habituellement digne, correcte, avec un arôme d'originalité qu'une demie instruction fait trop souvent

Veut-on des modèles du genre? qu'on lise les conversations du père Michel, dans les Forestiers et Voyageurs de M. Taché; celle de José Dubé, dans les Anciens Canadiens. Le dialogue du père Romain Chouinard avec M. de Gaspé, dans les Mémoires de ce dernier, est un chef-d'œuvre de vérité.

Le défaut qui vient d'être indiqué dans les dialogues que M. Chauveau prête à nos habitants se rencontre naturellement dans les scènes de mœurs de Charles Guérin. L'auteur a bien une connaissance générale des habitudes de la campagne; mais cette connaissance manque de précision. On s'aperçoit qu'il l'a acquise par oui-dire, et non pas de visu. Il n'a pas habituellement, comme M. de Gaspé, comme M. Taché, serré la main calleuse du peuple, partagé son modeste repas, causé avec lui. Il n'entend pas résonner à son oreille l'expression populaire. En un mot, il n'a pas vécu avec notre peuple.

Pour suppléer à cette lacune, il lui a fallu inventer: il a chargé ses couleurs; mais il n'a pas toujours touché juste. Citons, comme preuve, un dernier passage du chapitre de La

"Les deux salles. celle où se donnait le repas, et celle où se faisait la tire, prirent bientôt l'aspect le plus gai et le plus animé. Dans l'une, c'était le choc joyeux des verres et des assiettes, les bons mots. les saillies heureuses, les bonnes vieilles histoires et les bonnes vieilles chansons du bon vieux temps. Dans l'autre, c'était les éclats de rire des jeunes garçons et des jeunes filles qui, tout barbouillés de melasse, se poursuivaient et s'agaçaient avec les longues filasses de tire,

semblables à des échevaux de fils d'or et d'argent. On se poussait, on se pinçait, on se jetait de la neige, qu'on allait chercher dehors. on se faisait des niches de toute espèce, on se donnait des chiquenaudes des coups à rompre bras et jambes; et plus on s'aimait, plus on se maltraitait; car c'est ainsi que l'on comprend l'amour dans nos campanes."

La lecture de pareilles scènes ne donnerait pas, croyonsnous, une idée flatteuse des habitudes de nos Canadiens. Ils ont cependant raison d'être fiers de leurs mœurs, autant que de leur langue.

L'urbanité, la politesse de leurs manières sont devenues proverbiales : et leur morale ne serait pas aussi pure, si la réserve et la modertie chrétienne ne régnaient pas dans leurs réunions.

De toutes ces critiques, faut-il conclure que le roman de Charles Guérin soit sans mérite littéraire? Nous ne le pensons pas. Il contient un bon nombre de Jolies pages que deux ou trois retouches rendraient irréprochables.

En résumé, si l'on nous demandait notre jugement définitif sur Charles Gurin, nous dirions que c'est une ébauche, une étude inachevée de mœurs canadiennes.

Il nous reste à examiner maintenant cette variété d'articles que M. Chauveau a semés le long de sa carrière publique. Désormais sa manière est trouvée : le style a la forme et l'expression qu'il gardera. Il est pur, facile, élégant sans recherche, ample sans emphase. Il se prête toujours avec souplesse à cette multitude de sujets divers qui viennent se placer sous la la plume du journaliste. La fibre nationale a toujours été sensible chez l'auteur; elle s'émeut facilement, et lui a souvent inspiré des pages éloquentes qui seront ses titres en littéra-

Parmi les plus remarquables, on peut citer l'éloge funèbre de M. Garneau, dont la péroraison est touchante.

M. Garneau, dont la péroraison est touchante.

"Le nom de François-Xavier Garneau est célèbre partout où le Canada lui-même est cennu: il est inséparable de la renommée de notre pays: il eût donc été bien pénible que celui qui a élevé à notre patrie le plus beau des monuments, n'eût pas lui-même une pierre tumulaire sur le soi dont, poète, il avait chanté les beautes, historien, célèbré les héros.

"Poète, voyageur, historien, François-Xavier Garneau a été, en même temps, un homme d'initiative, de courage, d'héroique persévarance, d'indomptable volonté, de désintéressement et de sacrifice. Une idée fixe, ou mieux que cela, une grande mission à rempir s'était emparée de tout son étre: il lui a tout donné: cœur, intelligence, repos, fortune, santé: sa grande tâche, son œuvre, un monument national à élever, à compléter, à retoucher, à embellir une fois qu'il fut terminé; voil à à ses yeux touie sa vie.

"Ici vos restes mortels reposeront sous cette pierre tumulaire, sur ce champ de bataille que vous avez célèbre, non loin de cet autre monument que vous avez eu la joie de voir élever à nos héros, au milied ec cette grande nature que vous avez si bien appréciée. Ces grands pins qui vous entourent conserveront en votre honneur leur sombre verdure, et les oiseaux d'hiver, sujet d'une de vos poésies, viendront y gazouiller sur votre tombe. Ces lumières errantes de notre-ciel borfal, que vous avez aussi chantées, se réuniront au-dessus de vous en couronnes aux mille couleurs. Les restes des héros qui vous entourent, tressailleront peut-étre cauprès des vôtres, les derniers indigênes dont vous avez produit la plainte erreront autour de cette enceinte; vous entendrez peut-étre ces bruts étranges, et vous direz encore comme en vos vers harmonieux:

Perfide illusion, au pied de la colline,

Perfide illusion, au pied de la colline, C'est l'acier du faucheur!

"Cette foule religieusement émue va s'écouler ; le silence va se faire en ces lieux : la nuit va descendre : mais à votre égard le silence et la nuit ne se ferontjamais dans nos âmes !

"Adieu, encore une fois, adieu!"

M. Chauveau a rédigé le journal de l'Instruction Publique depuis sa fondation jusqu'en 1867. Ses revues mensuelles forment un bon résumé de l'histoire de ces onze années. Elles sont écrites avec le calme et la sobriété de l'écrivain parvenu aux limites de son talent.

L'œil attentif de la critique n'y découvre qu'une préoccupation parfois exagérée des transitions pour lier ensemble des événements et des choses qui ne se tiennent pas. Cet art ingénieux poussé trop loin, dégénère en mignardise, et fait perdre à la pensée une partie de sa vigueur et de sa concision.

Enfin, pour conclure cette critique que nous avons faite aussi franche que bienveillante, ayant en vue, avant tout, l'utilité, nous dirons à M. Chauveau qu'il se doit à lui-même et à la littérature de réunir en volumes un choix des pages qu'il a semées un peu partout depuis vingt ans. Elles sont la meileure part et l'âme de sa carrière publique; elles résument la pensée de sa vie. Mais, dispersées dans les journaux et dans les revues périodiques, elles ne sont pas d'un accès facile, et courent risque de se perdre.

Ecrites, d'ailleurs, au lendemain des événements, elles ont besoin d'être retouchées à loisir, pour en retrancher ce qui n'a plus d'actualité, modifier ce qui manque d'apropos; en un mot, pour recevoir leur forme définitive.

Que M. Chauveau imite, sur notre petite échelle, les modèles européens, les hommes politiques qui ont été, en même temps, des hommes de pensée, comme M. Guizot, en France, comme M. Disraëli, en Angleterre. Ces hommes éminents ont compris que l'histoire de leur action sur la société, écrite par eux-mêmes, était le monument le plus durable de leur vie.

On sait quel oubli profond succède à la plupart de ces réputations politiques qui font tant de bruit lors de leur passage. Celles qui n'ont d'autre appui que les passions du moment, disparaissent avec elles. Le matin, elles surgissent du flot populaire, et, le soir, elles sont englouties sans retour. Ces hommes qui, la veille, conduisaient le char de l'état, qui se faisaient suivre par un peuple de courtisans avides de faveurs, qui, sur leur passage, écrasaient tout de leur insolente nullité, sont perdus dans la foule, le lendemain de leur chute; et l'histoire ne mentionne pas même leurs noms.

Quel nombre on en peut compter dans notre pays, seulement depuis un quart de siècle! Pendant qu'ils passaient fiers et triomphants sur la voie publique, comme ils toisaient de haut cet homme modeste et pauvre qui cheminait dans la foule, le front penché, l'œil pensif. Et si, par hasard, le nom de cet

de pitié, et laissaient tomber avec dédain, de leurs lèvres, les épithètes de rêveur, de songe-creux, de poète inutile. Et pourtant cet homme qui ne se penchait pas pour ramasser leurs faveurs, allait assister à leurs funérailles: cet homme c'était leur juge, c'était leur maitre ; car il s'appelaient : l'historien; il avait nom, si vous le voulez: Garneau. Comme ce nom en a déjà enseveli de ces réputations retentissantes! comme il en ensevelira encore de ces renommées d'un jour! Ah! c'est qu'une page de son histoire est plus utile à la patrie que toutes les stériles agitations de ces meneurs publics.

M. Chauveau a bien eu raison de s'écrier dans l'éloge funèbre de M. Garneau:

"Nous pleurons la mort des grands hommes, mais pour eux plus que pour les autres, n'est-il pas bon que...... cette pauvre vie finisse un jour? Car ce jour-là commence la grande réparation!
"Leur goire s'élève et va toujours grandiesant comme ces merveilleux édifices que le voyageur voit s'élèver et grandir au-dessus des viles en les quittant et en perdant de vue tout ce qui les entoure.
"Les générations nouvelles apprennnent leurs noms, et les prétentions, et les intrigues d'une société, tout ce qui reste, ce sont quelques modestes et sereines réputations aussi dédaignées pendant la vie que belles après la mort!"

Que M. Chauveau se souvienne de ces paroles. Qu'il n'oublie pas que la part la plus précieuse de sa vie, est sa pensée, et que, pour compléter le bien qu'il a voulu faire, il doit la léguer à l'avenir.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

Québec, 15 Juin 1872.

N.B.—Une sérieuse aggravation du mal d'yeux dont l'auteur souffre depuis plusieurs aunées, l'oblige de suspendre la continuation de ces articles.

CORRESPONDANCE EUROPÉENNE.

UNE FÉTE EN SUISSE.

L'Angleterre a ses Cricket-clubs, l'Ecosse a ses Curlingclubs, le jeune Canada joue à la crosse; la Suisse a ses associations et ses partis de tir à la carabine. C'est la grande institution nationale, et rien ne peut lui être comparé, dans les autres pays, pour la popularité dont elle jouit.

A cela, les Suisses trouvent double bénéfice. D'abord, ils s'amusent énormément, et ensuite, ils se passent d'armée. En temps de paix, quelques hommes seulement restent sous les armes, pour l'étude des spécialités et pour embellir les fêtes publiques; mais vienne une menace du dehors, et de suite, la Suisse met sur pied quatre cent mille hommes, peu habitués, peut-être, aux manœuvres des bataillons, mais très habiles au maniement de la carabine, et pouvant toucher leur homme, à coup sûr, à six cents verges. Dans beaucoup de contrées, ces tirailleurs seraient de peu d'utilité, sans doute, mais dans un pays comme la Suisse, coupé de montagnes, de torrents et de défilés étroits, ils rendraient d'immenses services.

Toute la population comprend parfaitement l'importance de ces associations, et les encourage de tout son pouvoir. Du reste, aujourd'hui, elles sont passées dans les habitudes, elles sont devenues une institution, et elles ne demandent que la liberté pour donner les plus beaux résultats.

On ne peut se faire une plus juste idée de son importance qu'en lisant les rapports de la dernière grande fête qui vient d'avoir lieu à Zurich. Chaque année a lieu le grand concours des tireurs de toute la Suisse et même de l'étranger, et on ne peut se figurer l'enthousiasme avec lequel les populations entières répondent à l'appel du comité organisé à cette fin. Six jours durant, la Suisse est en liesse : le tir devient la grande affaire, et prime toutes les autres questions. Depuis les législateurs jusqu'au dernier employé, tout le monde prend congé pour aller à la fête. Du 12 au 22 juillet dernier, les chemins de fer déversaient chaque matin dans la petite ville de Zurich quarante à cinquante mille visiteurs, et dix à quinze mille venaient par voitures. Dès cinq heures du matin, les chemins qui aboutissent à la ville étaient encombrés d'immenses chariots couverts de drapeaux et de feuillages, et contenant une vingtaine de personnes.

A huit heures, on commençait à tirer; cent trente cibles étaient utilisées en même temps, et c'était un feu roulant continuel. On tirait plus de soixante mille coups de feu par jour, et le comité avait même l'espoir d'arriver à un million de car-

Les prix étaient nombreux, et venaient de toutes les parties du monde, apportés par des députations qui fournissaient en même temps leur contingent de concurrents. Partout où il y a des Suisses, il y a une société de tir, et quand cette société est assez riche, elle ne manque jamais d'envoyer une députation et un prix à la grande fête nationale de la mère-patrie. Quelques unes de ces députations venaient de l'Australie, des Indes Orientales, du Brésil, du fond des Etats-Unis, et naturellement de tous les pays d'Europe. Le total des prix se montait à trois cent mille francs.

On conçoit que ce n'est pas une petite affaire que de diriger un pareil concours. Aussi, le comité d'organisation avait-il à ses ordres une légion de secrétaires, comptables, commissionnaires, cuisiniers, garçons, etc.

Au milieu de la grande place est construite une immense salle destinée aux repas et aux rafraichissements. Huit mille personnes trouvaient en même temps place à table. Il est bien vrai qu'on n'allait pas faire à la cantine un dîner de gourmet. Les six cents personnes chargées de faire le service des tables ne savaient pas où donner la tête, et assez souvent, les convives attablés à midi, obtenaient une cuillerés de potage homme montait jusqu'à leurs oreilles, ils haussaient les épaules | vers quatre heures. Et personne ne cassait rien, au contraire,

tout le monde causait, chantait, criait, s'amusait. On ne songeait pas même à se plaindre, et l'enthousiasme patriotique étouffait les réclamations de la faim.

C'est là qu'on trouvait la démocratie comme on en voit peu. Hommes politiques, hommes de profession, hommes d'affaires, paysans et domestiques, hommes en habit noir et hommes en blouse, grandes dames couvertes de dentelles et filles de Chambre coiffées du bonnet traditionnel, tout ce monde se coudoyait, se disputait les mêmes plats et trinquait avec le même vin

Et au milieu de cette cohue, de cette réunion si variée, pas la plus légère altercation, pas le plus léger nuage qui ralentisse l'entuain général.

En face de la cantine se trouvait le pavillon des prix. La foule se portait de ce côté là pour deux motifs: d'abord pour voir, et ensuite pour entendre. Car c'est là qu'on faisait les discours.

Les Suisses, doués d'un gouvernement représentatif, aiment passionnément le speech, et ils s'en font servir en abondance. C'est au pavillon des prix qu'on recevait toutes les députations, et comme il en arrivait une dizaine par jour, et comme chaque députation se traduisait par un nombre de discours variant de deux à six, il s'en suit que la tribune était constamment occupée.

Les orateurs ont beaucoup parlé du dernier projet de révision de la constitution que les libéraux ont perdu devant le vote populaire, le 12 mai dernier. Les libéraux regrettent beaucoup cet échec, et comme la question politique se complique ici de la question religieuse, ils aspirent après leur revanche. Leurs adversaires n'ont pas manqué cependant de leur répondre, et de les avertir qu'ils seraient encore à leur poste, si la question est de nouveau soumise au peuple, et qu'ils continueront à combattre une mesure qu'ils considèrent comme le premier pas vers la ruine des libertés communales au profit du pouvoir central.

Les deux opinions ont été exposées et défendues a plusieurs reprises, mais sans que la discussion dégénérat jamais en dispute. Tout le monde paraissait bien décidé à renvoyer au lendemain les affaires sérieuses. On se promettait bien de batailler encore, et rudement, sur le terrain de la politique, mais tout le monde tenait avant tout au règne de la plus parfaite haumonie à la grande fête nationale.

Il y avait plusieurs députations françaises à Zurich, et les orateurs qui parlaient en leur nom se sont évertués à prôner les beautés et les bienfaits de la république. Une phrase rapportée par les journaux mérite d'être citée: "Messieurs, s'est écrié un orateur lyonnais, le pays qui a vu naître Mirabeau ne peut pas périr." Pourquoi Mirabeau plutôt qu'un autre? Mystère.

Un détail important de la fête: on ne voit pas un sergent de ville, et cependant la tranquillité la plus parfaite ne cesse de régner. Quelques visiteurs sont bien parfois un peu allumés, mais ils ont le vin très gai, et se bornent à chanter les louanges de Guillaume Tell.

Outre ses partis de tir, la Suisse à encore ses concours de gymnastique, et ses concours de chant. C'est là qu'on pratique la tyrolienne sur une grande échelle!

Ces fêtes nationales, ces jeux olympiques égarés en plein dix-neuvième siècle, consacrent l'union des citoyens, entretiennent parmi les populations le sentiment de leur force, les détournent des sentiers dangereux qui ont englouti de si brillantes gloires nationales, donnent une direction utile et pratique aux récréations des peuples, et, si les circonstances l'exigeaient, se traduiraient par quelques uns de ces actes qui sauvent un pays.

C'est là un des secrets—et peut-être pas le moins important—qui expliquent l'indépendance de la Suisse. Il y a là aussi un exemple qu'il ne serait pas mal de suivre ailleurs.

COURRIER DES CAUX.

TADOUBAC, 18 soût, 1872.

Patientons, chers lecteurs, et surtout ne regardons pas d'un mauvais œil un correspondant qui annonce la fin de son verbiage, mais qui revient à la charge une nouvelle fois. Que voulez-vous, telle est la suite des choses: obligé de regagner à Tadousac, j'ai été témoin de beaucoup de faits intéressants pour vous certainement.

Vous avez dû voir sur les journaux une rumeur qui veut que notre gouverneur ait une résidence dans ce village. Rien n'est plus vrai. Déjà Son Excellence en a choisi le site et donné le contrat; sa maison, qu'on dit devoir être princière, sera voisine du presbytère catholique, et l'emplacement devra prendre une partie du terrain de la fabrique, au moins suivant les lignes tracées dernièrement par un architecte. Une route non utilisée, passant sur le bord de la côte, a également été obtenue du conseil municipal à l'effet de rendre les dépendances plus spa-cieuses. Il n'est pas besoin de dire si les habitants sont contents de cet heureux signe a l'horizon qui semble vouloir devenir pour eux une source de bien-être et d'aisance ; " naturelle-ment, disent-ils, le gouverneur étant dans la place, les étrangers afflueront, l'été, en plus grande abondance, les terres se coloniseront, les chemins se feront, etc; car si le gouverneur est au milieu de nous, et qu'il voit nos misères, il est trop humain et trop juste pour ne pas nous secourir. Il est tout-puis-sant dans le pays." Déjà nous pouvons mentionner en leur faveur des augures favorables. Son Excellence a semé sur son passage plusieurs bienfaits, entr'autres \$25 à l'église catholique romaine; \$25 à l'école catholique, et beaucoup d'argent dans les mains de tous ceux qui l'ont servi dans ses promenades. Ceci semble être heureux pour nous, canadiens, puisque nous voyons dans l'homme chargé de nous régir beaucoup d'aménité et d'intérêt; en effet, non-seulement il récompense magnifiquement les services qui lui sont rendus, non-seulement il se plait à soulager les malheureux, mais encore il s'informe de tout et

de tous. Ainsi en quelques années il devra connaître parfaitement la province, ses besoins, ses ressources et conduire d'une main sûre vers le port la barque gouvernementale. vons aucun intérêt lié à ceux des habitants de Tadousac, mais nous nous réjouissons avec eux de la faveur que semble leur accorder le gouverneur. Sans nul doute un pareil secours les mettra plus en état de vivre à l'aise, et même de s'enrichir. Des missions environnantes, dépendantes de Tadousac, ont besoin de divers choses propres à l'exercice du culte, et il suffirait, je crois, que Lord Dufferin le sut pour qu'il s'empressat de contribuer à ces améliorations. Sa charité s'étend à tous les cultes, à toutes les croyances, on ne saurait croîre combien il est peu fier et peu observateur de l'étiquette en dehors de la vie publique ou officielle; il aborde simplement les pêcheurs qu'il rencontre sur la greve et il va en canot d'écorce seul et fait maintes autres actions de ce genre. Les habitants l'aiment, ils le trouvent "pas fier." Ils l'appellent Lord Dufrèsne, de même qu'ils nomment Fanal et Rochefort, MM. Faunel et Ratford. Puisse cela continuer toujours de part et d'autre (même la manière de nommer les personnes si cette naiveté est une marque de la sincérité des cœurs.)

La rivière Ste. Marguerite, comme place de pêche, n'a pas échappé aux regards clairvoyants de Lord Dufferin. Il y va toutes les semaines. Une fois il y fut retenu plusieurs jours par la brume et le mauvais temps, à cause du manque de chemin par terre; depuis il veut, dit-on, faire un chemin confortable pour y aller sans trop de désagréments. Les étrangers le béniront, j'en suis sur, tout autant que les cultivateurs. Il veut aussi construire des ponts, réparer les chemins actuels, en un mot embellir l'endroit; on dit encore que c'est son désir de faire un quai au fond de la baie, pour les bateaux et ses propres embarcations. Comme on le voit, je m'appuie toujours sur les on-dits, mais ce sont des on-dits tout-à-fait réalisables, si l'on considère qu'ils ont un gouverneur pour les rendre possibles.

•••

Le mouvement en faveur des écoles paraît prendre de l'accroissement. La semaine dernière nous amenait un concert, donné par les Dames de l'Hôtel, au bénéfice de l'école catholique de Tadousac; Le produit s'est monté à trente et quelques piastres. Cette somme jointe à celle donnée par le gouverneur s'emploiera aux réparations jugées indispensables pour la maison d'école. Peu de jours auparavant on avait préparé un autre concert dont la recette a été accordée à l'église anglicane. Si d'un côté il est regrettable de voir un petit village catholique posséder une église protestante, d'un autre côté, l'impartialité avec laquelle on favorise et les protestants et les catholiques, honore beaucoup les auteurs de ces mouvements. Ce qui est vraiment remarquable pour un étranger à Tadousac, c'est la politesse, le respect même, que portent au curé les protestants étrangers et les protestants résidants; c'est bien beau.

Le mauvais temps continue. De plus la température veut se refroidir. Par suite des chaleurs et des froids successifs, il se forme presque tous les jours une brume épaisse qui nous cache ciel et terre pendant plusieurs heures. Les bateaux pour cette saison sont souvent obligés de jeter l'ancre au large et d'attendre un éclairci afin de rentrer dans le port. Il arrive que les passagers qui veulent s'embarquer passent ainsi sur le quai des nuits entières parce que nous n'avons pas de salle d'attente; quand il fait beau ca peut encore passer, mais à la pluie, c'est fatiguant. Le bon sens voudrait que dans de semblables circonstances, les passagers qui sont à bord fussent nourris aux dépens de la compagnie; pas du tout, deux ou tiois repas de plus peu importe. Le steward passe invariablement derrière chaque convive et leur dit à l'oreille de sa voix la plus mielleuse: "ticket please"—How much?—"Fitty cents." Musique qui ne plait qu'autant qu'on a de quoi faire taire les musiciens.

L'autre jour, lecteurs, il faisait une véritable tempête, un vent à tout casser; la mer roulait des vagues hautes comme des maisons qui se brisaient les unes sur les autres avec un bruit sinistre, en formant une véritable nappe d'écume. Qu'a fait un étranger?—Il est parti seul dans une petite chaloupe, à la voile, dans la direction de la pleine mer. Comme vous pouvez bien le penser, l'embarcation filait dru, si dru que notre pauvre jeune homme, au lieu de retourner sur ses pas, dut lui donner tout son cours. Il arriva dans les courants très forts du Saguenay qui l'emportèrent avec un redoublement de vitesse; puis il tomba dans la dalle, un autre courant fluvien encore plus dangereux. Celui-là dut le mener à l'Ile rouge. Enfin, il revint sur le matin à moitié mort de frayeur, de froid et de misère. Il faisait pitié dans sa pauvre petite chaloupe, plongeant et replongeant dans l'onde irritée comme une coquille de noix. De fait, bien d'autres seraient péries là où elle a pu heureusement passer.

La morale de ceci, c'est que l'on trouve toujours son compte à vouloir exhiber sa force et son audace, surtout si l'habileté

Adieu, lecteurs obligeants, et cette fois, c'est pour un temps indéterminé, jusqu'à ce que le ciel me favorise d'une autre promenade à Tadousac ou ailleurs, je remonterai très prochainement, entrainé par le courant qui prend peu à peu cette direction. Que puis-je sur la masse de l'élément qui m'attire, je suis venu avec lui, je m'en retourne avec lui.

VIATOR.

P. S. Si je me rappelle bien, je vous avais donne à entendre que j'assisterais à l'appel nominal à Kamouraska: j'y suis allé; j'ai eu la bonne fortune de voter et d'our les deux candi fats, tous deux remarquables. L'un est national, l'autre conservateur. Il est maintenant trop tard pour vous donner un compterendu des procédés de l'assemblée; tout s'est passé sans trouble excepté vers la fin du dernier discours ou quelques batailleurs se sont contentés de déchirer bon nombre de chemises. Le soir, il y a eu dans le village, des batailles plus sérieuses. Alors, la lutte paraissait également partagée.

VIATOR.

LOUIS XIV. ET SA COUR.

On connaît les usages de cette fameuse Cour, et on sait le rôle que Mme de Maintenon y a joué. Tranquillement oc u pée à coudre, pendant que Louis XIV, et ses ministres délibéraient sur les affaires de l'Etat, elle donnaît modestement son opinion, quand elle était interrogée, et c'était généralement l'opinion qui était acceptée.

LES ÉLECTIONS-PRÉSENT ET PASSÉ.

Un homme heureux, ce doit être M. Angus Morrisson. Il a gagné son élection, et il ne l'a gagnée que par quatre voix de majorité.... Rappelez-vous le mot si juste du duc de Norfolk: "Quelle plus grande joie dans la vie que de soutenir une élection contestée pour Yorkshire, et de gagner par une voix de majorité!"

majorité!"

Eh bien, oui, chers lecteurs, l'homme qui remporte une pareille victoire, après une lutte acharnée, doit éprouver un moment de contentement si réel, de si pleine et si vive satisfaction, qu'il faut les classer en effet parmi les grands bonheurs de ce monde.

Il est aisé d'imaginer l'anxiété d'un candidat, qui passe tout le jour du scrutin à calculer les oscillations des deux plateaux de la balance, où se trouve alternativement les votes de ses amis et de ses adversaires. Jusqu'à 3hrs. de l'après-midi il est impossible de dire qui l'emporte. Le moindre mouvement, le moindre souffle populaire fait incliner tantôt un plateau, et tantôt celui de son rival. Quelles émotions cuisantes, quelles alarmes, quels effarements, mais aussi quelles aspirations, quelles invocations au succès! Mais le scrutin est fermé, les votes se comptent, il y a foule, et l'on fait silence, tant l'on craint et l'on espère à la fois—Voyons! gagnons-nous? perdons-nous?

•••

Tout-à-coup, une voix s'élève: Hourrah pour Morrison! quatre voix de majorité pour Morrison!...

Et les bravos de retentir, et les mains de battre et les pieds de s'agiter, et les chapeaux de voler en l'air, et une immense joie d'illuminer tous les visages fatigués par la lutte et par l'attente, sous un soleil ardent et impitoyable!

La victoire est d'autant plus chère, on l'étreint en quelque sorte avec d'autant plus de frénésie, quelle a été plus risquée. Car enfin, songez-donc: deux voix de moins à Morrison, et trois voix de plus à Currie, et c'étaient les Clear-Grits qui triomphaient, qui se réjouissaient, qui les narguaient, et eux n'avaient en partage que le dépit et l'humiliation de la défaite.

Et les bravos de retentir encore; et les mille bruits de la foule qui se sent fière et satisfaite, de courir par toute la petite ville de Niagara, portant chez les uns l'orgueil du triomphe, et chez les autres le deuil de la défaite.

Ah! le peuple,—océan, onde sans cesse émue, Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue

• •

Je ne ferai pas la folie de chanter victoire avec M. Angus Morrison, attendu que chez vous l'on ne peut entamer une gamme sans être sûr de froisser une paire d'oreilles. Le triomphe de Niagara réjouit certainement Mousseau, mais c'est David qui ne doit pas être content.

Du reste, mon cher David, vous avez été vainqueur dans tant de combats, vous et les vôtres, depuis le commencement de la lutte, qu'il faut pardonner à Mousseau les soupirs de satisfaction qui lui échappent par-ci par-là. Eh bien, c'était l'occasion ou jamais de faire entendre un de ces seupirs, le jour où M. Morrisson a triomphé à Niagara. Car cet honorable député, qui compte je ne sais combien d'années de vie parlementaire, est un de ces hommes doués d'un noble caractère et d'un heureux tempérament, qui répugnent à toute exagéation, et qui sont incapables de ce grossier fanatisme, dont l'exploitation a commencé la fortune de M. Brown et de ses amis. Avec de tels hommes, les guerres de races ou de religions ne seraient jamais à craindre dans un pays comme le nôtre.

Niagara est une petite ville qui n'a relativement que peu d'électeurs. Elle a eu l'honneur de fournir un ministre au ministère McDonald-Cartier, je crois, dans la personne de l'hon. John Simpson, aujourd'hui chef de branche au ministère des finances.

Si M. Gladstone était ministre à Ottawa, au lieu de l'être à Londres, il aimerait cette petite ville; car M. Gladstone, tout réformateur qu'il soit, regarde avec un œil sympathique ces collèges électifs de peu d'étendue, où il est plus facile qu'ailleurs de faire ouvrir la porte des affaiçes publiques à un jeune homme de talent et d'avenir. "Si l'on ne peut entrer en parlement, a-t-il dit, que par les suffrages d'une grande masse d'éleçteurs, la conséquence sera d'établir un niveau de médiocrité funeste à l'honneur et à la force de la Chambre des Communes, mais destiné, qui plus est, à devenir en définitive, fatal aux libertés de la nation. Et si vous voulez des faits à l'appui de eq ui vous parait un paradoxe, je vais en produire. M. Pelham entra dans cette chambre pour le bourg de Seaford, en 1719, il avait vingt-deux ans; lord Chatham y entra en 1735 pour Old Sarum, il avait vingt-six ans; M. Fox en 1764, pour Midhurst, il avait je crois, vingt ans; M. Pitt en 1781 pour Midhurst, il avait vingt et un ans; M. Canning en 1793 pour Newport, à l'âge de vingt-deux ans; Sir Robert Peel en 1809 pour la ville de Cashel, il avait vingt et un ans."

Quel défié, lecteurs; Pitt, Fox, Sheridan, Canning, Sir Ro-

Quel défilé, lecteurs; Pitt, Fox, Sheridan, Canning, Sir Robert Peel, la gloire et l'éloquence des Communes d'Angleterre. Quelle époque tous ces noms évoquent, et quelles nuées souvenirs ils font passer devant vos yeux! George III, et la guerre d'Amérique; Pitt et sa lutte gigantesque contre Napoléon; le Prince de Galles, devenu plus tard le Régent, durant la folie de George III, et qui lui succéda au trône sous le nom de George IV. Oui, Pitt, mort à quarante-sept ans, et qui en passa plus de vingt à la tête des affaires de son pays; Fox, qui s'était juré à vingt ans, de devenir l'homme le plus populaire de l'Angleterre, le mari de la plus belle femme, et premier ministre. Sheridan, à la fois grand orateur et grand poète et peut-être le premier poète comique de l'Angleterre.

"Beaux tous les deux, éloquents tous les deux, dit leur historien, ils parvinrent aux mêmes grandeurs après avoir traversé les mêmes obstacles. Ils menèrent ensuite de front et à grande guides les deux chars de leur large existence, à la plus brillante époque peut-être de la monarchie anglaise. Un courait les entendre à la tribune, on allait applaudir Fox dans les salons, et Sheridan au théâtre; leurs pertes au jeu étaient devenues proverbiales; les femmes anglaises ne pariaient que par eux; enfin, ils étaient de tous les petits soupers du Prince de Galles, ces soupers qui duraient souvent plusieurs jours et plusieurs nuits."

Je sais bien que je m'attarde, chers lecteurs, et que ce n'est point là mon sujet, mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi; je ne puis rencontrer ces grands noms sans saluer, sans admirer et sans songer. Tenez, encore quelques mots, puisque nous y sommes. "La vie de Fox, dit Croly, dans son Histoire de George IV, est une mémorable leçon donnée à l'orgueil et au

talent." Et il ajoute: "Il fut l'homme le plus populaire de l'Angleterre, si toutefois les électeurs de Westminster sont la nation; son mariage, lui valut, il est vrai, d'être l'époux d'une très-belle femme, mais il ne lui rapporta rien de plus; et il fut juste assez longtemps, ce qui veut dire assez peu de temps, premier ministre, pour avoir le droit d'assister aux levers. Pendant une vie de cinquante huit ans, l'existence ministérielle de Fox ne fut que de dix-neuf mois."

Fox mourut plus jeune que Sheridan; aussi, ce dernier, disait-il, un jour avec beaucoup de sens: "Ce Fox a toujours été heureux; il n'est mort qu'une fois. Moi, je meurs vieux et pauvre.... Combien de fois n'est-ce pas mourir!"

• •

L'historien Croly faisait allusion dans le passage cité plus haut à la fameuse élection de Westminster, en 1784. L'enregistrement des voteurs avait duré du 1er avril au 17 de mai. On vit les plus belles femmes du parti Whig travailler activement pour Fox. Elles allaient de maison en maison, disant: "Votez pour Fox et demandez-nous ce que vous voudrez." C'est en cette mémorable circonstance que la duchesse de Devonshire acheta par un baiser, a Kiss, le vote d'un boucher.

Un poète fit cette épigramme:

Sure Heaven approves of Fox's cause,
Tho' slaves at Court abhor him;
To vote for Fox, then, who can pause,

Since Angels canvass for him?

UN SOLITAIRE.

REVUE ETRANGÈRE.

FRANCE.

Le Ministre des finances, M. Goulard a donné les chiffres de l'emprunt dans un discours remarquable qu'il a prononcé dans l'Assemblée Nationale.

"Nous demandions à la France et à l'Europe trois milliards et demi environ; la souscription nous en a fourni: en rentes 2 milliards 464 millions; en capital, plus de 41 milliards.... [Bravos et applaudissements à gauche], c'est-à-dire douze fois la somme qui était demandée.

"Dans ces chiffres notre pays figure pour un chiffre de rentes de 1 milliard 37 millions, qui se décompose ainsi: Paris 790 millions 886,000 francs; les départements, 249 millions 460,000 france:

"Le contingent de l'étranger s'est élevé à 1 milliard 426 millions 779,000 francs de rente.

"Ainsi l'emprunt se trouve couvert, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, plus de douze fois. Il reste même quelques résultats à connaître qui ne manquent pas d'une certaine importance et qui ne sont pas encore parvenus au département des finances.

"La France, vous pouvez le remarquer, à suffi seule pour couvrir et au delà l'emprunt dont le pays avait besoin. Les départements français qui, dans l'emprunt de 2 milliarus, avaient figuré en 1871 pour une somme de 62 millions de rentes, figurent pour une somne de 246 millions. Ces chiffres ont une signification qui nous dispense, je le crois, de longs commentaires. Je ne sais pas si les impressions que vous éprouvez sont semblables aux miennes, j'avoue que c'est avec une sorte de trouble d'esprit, de stupéfaction, que j'ai vu apparaître ces chiffres formidables, qui n'avaient jamais figuré dans aucun temps, dans aucun pays, dans aucun emprunt, dans aucune des grandes affaires financières de ce monde.

Le Brésil est à la veille d'entrer en guerre avec la Confédération de La Plata ou République Argentine. Aux dernières nouvelles, le général Mitre, envoyé spécial de la Confédération Argentine au Brésil, était encore en négociations avec l'empereur don Pedro pour le règlement des difficultés survenues entre les deux nations, mais sans probabilité de résultat.

Une grande activité règne dans les arsenaux militaires et maritimes des deux puissances, et si la mission du général Mitre échoue, comme on s'y attend, la guerre est certaine.

L'insolence du ministre des affaires étrangères de La Plata serait la cause de cette guerre

Après la guerre contre le Paraguay, des négociations préliminaires furent entamées par les alliées avec le gouvernement provisoire qui succéda à Lopez; les plénipotentiaires se réunirent à Buenos-Ayres. Tout marchait à souhait dans ces pourparlers, qui étaient sur le point d'aboutir à une solution unanimement adoptée, quand le ministre des affaires étrangères de la République Argeutine s'avisa de réclamer un vaste territoire situé à l'ouest du Paraguay, sur le bord du fleuve, nommé le Grand-Chaco. Le Brésil refusa d'admettre cette prétention, attendu que le Paraguay et la Bolivie réclamaient aussi le territoire près du Chaco.

IRLANDE.

Londres, 17.—Des nouvelles récentes de Belfast confirment la nature des troubles qui ont eu lieu lundi entre les Protestants et les Catholiques. Pendant la procession, un grand nombre de personnes ont reçu des blessures plus ou moins graves. La ville était dans un état d'une grande effervescence et n'est rentrée dans le calme que par l'intervention de la police. Plusieurs émeutiers ont été arrêtés.

Le l'aily News dément le rapport du Standard, allant à dire que l'assemblée des Empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Antriche, à Berlin, était convoquée pour régler des questions en litige, au sujet des relations internationales d'Europe.

Plus tard, 2 hrs. P.M.—Une dépêche que l'on vient de recevoir de Belfast annonce qu'il y a eu une nouvelle émeute, et qu'un combat violent se prépare. Une station de police et plusieurs maisons ont été brisées par la populace.

LA POPULACE A ROME—SIGNES TERRIBLES.

Une démonstration avait été organisée en l'honner du roi Amedée d'Espagne représenté par le Marquis de Montemar. La foule ayant proféré des cris de meurtre contre le Pape, le marquis de Montemar parut de nouveau au balcon, et d'une voix encore plus embarrassée que la première fois, pria la foule de ne point profiter d'une semblable circonstance pour proférer des cris peu convenables, et l'exhorta à se dissoudre. Mais les paroles de cet Espagnol furent emportées par le vent, comme on dit vulgairement. La canaille, commença à crier: "Au Gesù! au Gesù!" et quittant la place d'Espagne, se diri-

gea par la via Condotti vers le Corso. On l'entendait pousser des vociférations épouvantables, et blasphémer d'une manière horrible. Arrivés près du Corso, les braillards s'arrêtèrent devant le couvent des Trinitaires espagnols. Là ce fut un spectacle impossible à décrire; on n'entendait plus que des sifflets, des hurlements, des cris de : " Mort à don Carlos! mort aux jésuites! mort aux prêtres espagnols!"

Comme la canaille menaçait d'enfoncer les portes, un délégué de la police ceint de son écharpe, voulut haranguer la foule, mais ses paroles furent accueillies par des siffiets et des huées. Enfin, la populace prit le Corso et se dirigea vers le Gesù en chantant l'hyme de Garibaldi et en proférant les vociférations ordinaires. Sur la place du Gesù avaient été placées de nombreuses escouades de gendarmes, d'agents de police et même de soldats. La démonstration, après avoir hurlé et sifflé, se dirigea vers le palais Broschi, où est le ministre de l'intérieur. Là les sifflets, les hurlements, les vociférations recommencèrent. On n'entendait plus que les cris de "A bas les prêtres! à bas les ordres religieux! à bas l'instruction des cléricaux!"

Un des émeutiers, monté sur une chaise, pérora quelques instants, et termina son discours par les mots: "A bas Lanza! Vive Correnti! vive Mazzini!" Les vociférations recommencièrent, et on entendit les cris de: "Mort au Pape! mort aux Jésuites! Vive le pétrole! Du pêtrole au Vatican! A la lanterne les Caccialeprit" Mais Lanza était absent, une dépêche l'avait appelé en toute hâte auprès du roi. Les gueux pénétrèrent alors dans la place Navone, et des vociférations encore, plus horribles furent poussées; car il y en eut qui crièront (je demande pardon de devoir écrire un pareil blasphême): A bas Jésus-Christ! A bas l'Eglise!"

La foule des gueux se dispersa ensuite, et un certain nombre se rendirent sur la place Colonne toujours en vociférant. Là un prêtre apostat, aujourd'hui ministre évangélique, voulut haranguer la canaille. Il commença par se réjouir de la belle manifestation d'amour faite à la Maison de Savoie, mais il déplorait qu'on eut crié: "Une tempête de hurlements et de sifilets accueillit ses paroles, et on cria plus fort: "A bas toutes les religions! à bas toutes les boutiques religieuses!" Il essaya de répliquer, mais la foule indignée hurlait: A la fontaine! l'imposteur à la fontaine! un bain lui fera du bien." La police intervint alors et entraîna l'apostat à la questure, sans doute pour le protéger.

Un des émeutiers fut aussi arrêté et placé entre six gendarmes. La foule des gueux le poursuivit jusqu'à la questure en les appelant par tous les noms possibles, en les appelant cochons, bourreaux, zouaves, sbires, caccialepri, assassins. Les six gendarmes n'eurent pas le courage de se retourner et furent ainsi accompagnés, jusqu'à la questure. Ainsi finit la soi-disant démonstration de sympathie au roi d'Espagne, que la police avait elle-même organisée.

Le lendemain matin, les RR. PP. Jésuites, en ouvrant la porte de leur couvent de Gesù, trouvèrent le sol tout baigné d'un certain liquide. C'était du pétrole que j'ai vu moi-même, et touché, et senti. Paris sous la commune n'était pas pire que n'est présentement Rome sous le gouvernement libéral des brigands infâmes qui nous commandent.

A l'occasion du mariage de Mlle Nilsson, avec un français, M. Rouzaud, nos lecteurs ne liront pas sans intérêt les détails suivants:

Faut-il rappeler ce que tout le monde sait Mlle Nilsson est née le 3 août 1843, au village de Russaby, vers les confins méridionaux de la péninsule scandinave? Elle était la huitième fille d'un brave paysan, cette enfant destinée à être l'une des huitièmes merveilles du monde.

huitièmes merveilles du monde.

On a conté cent fois sou enfance, on a dit comment la fée de la musique présida à son berceau et comment un petit violon, qu'elle promenait toute enfant aux noces et dans les foires, fut le premier instrument sur lequel se manifesta son génie d'artiste.

Remarquée à la fête de Lyunghy par un magistrat du pays, Thornerh elm, elle fut emmenée par lui, et c'est dans cette famille qu'elle commença sérieusement son éducation musicale. Mile Valérius, cantatrice en vogue, devenue depuis baronne de Lenhusen, l'entendit. l'apprécia, lui donna des leçons. Elle fut mise en pension a Gothembourg, étudia à Stockholm, sous un habile professeur, M. Serwold, puis partit pour Paris, où elle trouva à la fois une nouvelle famille et un vrai sanctuaire artistique chez Mme Collinet. Enfin le professeur Wartel cut la gloire de mettre le sceau à ce talent formé par le ciel.

par le ciel.

Le 27 octobre 1864, on la vit pour la première fois sur la scène parisienne dans la Traviata traduite, du Théâtre-Lyrique. Successivement, nous l'avons tous admirée dans la Flûte enchantée, dans Martha, Don Juan, Sardanapale et les Bluets de Jules Cohen, qui furent sa dernière création au Théâtre-Lyrique. Enfin, à l'Opéra, Marguerite de Faust et Ophélie de Hamlet portèrent cette gloire à son comble.

A Paris, comme à Londres, comme en Amérique, partout où elle a paru, Nilson a vaincu sans conteste. On ne sait ce qui est le plus particulier, en elle, le plus pénétrant, le plus idéal, la femme ou l'artiste. Celle-là s'impose par le respect, en même temps que par le charme. Celle-ci a un prestige inouï.

C'est une nature étrange, immaculée comme la neige de son pays, un curieux mélange, en son caractère comme en son exécution musicale, de grace et de force. Elle est née à la fois duchesse par les manières qu'on lui voit dans le monde, fée par la grace, homme par l'énergie de son honneur et de sa probité rigide en affaires. La voici, par exemple, engagée à Saint-Pétersbourg à 200 000 francs pour la saison; elle pourrait gagner davantage en retournant en Amérique, elle pourrait se libérer en payant 100,000 francs de dédit à la Russie. Mais, elle a donné sa parole; elle la tiendra.

Le mariage qui s'est accompli aujourd'hui est de même l'exécution d'une promesse faite il y a plus de dix ans. Il y a dix ans, M. Rouzaud demandait la future diva en mariage; elle répondit: Plus tard, quand je serai célèbre et r'che." La voici célèbre et riche, elle se marie. Le plus tard est arrivé. Chemin faisant, elle aurait pu effeuiller autant de couronnes de marquise ou de duchesse qu'Ophélie effeuille de marguerites Mais elle s'était fiancée à l'époux de son choix. Elle a attendu, et ils se marient aujourd'nui C'est aussi vénérable que charmant, si le mot vénérable ne fait pas peur à cette lunc de miel qui se lève sur ces printemps.

C'est un poëme que ce mariage, un étrange poëme, où la probité joue un rôle égal à l'amour. Nous allons donc voir cet heureux couple; nous leur tendons la main, nous leur crions: bravo! et nous les félicitons de toute l'ardeur d'une vieille sympathie, d'une haute admiration, d'une cordiale amitié.

HENRI DE PÈNE.

LES MINES DE FER DU CANADA.

Un fait bien remarquable et qui parait échapper à l'attention de nos financiers et économistes, a lieu, en ce moment, même dans notre commerce d'exportation. En effet, depuis deux ou trois mois, il ne se passe guère de semaines sans qu'une cargaison de fer fabriqué en Can da, quitte le port de Québec pour l'Angleterre. Bien plus, nous sommes en mesure d'annoncer qu'une cargaison de soixante tonneaux est expédiée en France ces jours-ci. Ce fer, on le devine, provient des usines de Moisie, et est fabriqué avec le sable noir. On dit qu'il se vend au prix fabuleux de 240 piastres le tonneau.

Le Canada qui exporte du fer en Angleterre! De prime abord, cela ne parait-il pas incroyable d'Cependant, il ne faut pas oublier que dès 1869, cette révolution importante avait ôté prédite dans l'Evénement. Dans un article remarquable sur les "recherches naturelles" du Canada, le docteur LaRue s'exprimait comme suit: Le temps n'est peut être pas éloigné où l'on exploitera sur nos rivages, pour l'Angleterre, et pour d'autres pays de l'Europe, nos sables magnétiques, si mieux l'on aime xploiter le minerai unriné.

De ces deux prédictions, l'une est déjà réalisée, l'exportation du fer; l'autre, en voie de l'être, l'exportation du minerai. En effet, une demande de 100 tonneaux de sable noir purifié vient d'être faite ces jours derniers, par une puissante maison d'Angleterre.

On sait que la purification de ce minerai se fait à l'aide d'une machine reposant sur un principe tout nouveau, breveté par le Dr. LaRue, il y a quatre ou cinq ans.—Evènement.

L'HOMME QUI CROIT QUE C'EST ARRI É.

BALLADE EN PROSE.

I.

Hélas! je viens de voir "l'homme qui croît que c'est arrivé!"
Toutes les fois qu'il vous aborde, c'est pour vous raconter son
histoire à peu près en ces termes:

Dès l'âge le plus tendre, il manifesta les sentiments qui font plus tard les grands hommes. Un jour, dans une des vastes prairies attenantes aux vastes domaines possédés par son père, il fut assailli par un taureau furieux. Mais, avec une présence d'esprit qu'on ne rencontre pas d'ordinaire chez les bambins de douze ans, il attendit, d'un pied ferme, l'animal sur le bord d'un étang profond et le saisissant avec audace par les deux jambes de devant, lui fit faire dans l'étang susdit, un plongeon dout l'animal en fureur n'est jamais revenu.

II.

Hélas! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé!" Au collége, il remporta tous les prix, et c'est lui qui, pour obtenir le prix de mémoire, récitait les douze chants de l'Enéïde, à rebours, autrement dit, en commençant, par le dernier vers et finissant par le premier, toutes les fois que son professeur voulait bien lui demander l'exhibition de ce mirobolant tour de force.

III

Hélas! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé!" Lorsqu'il eut fini ses études, son père lui acheta un fusil. Un jour, chassant la perdrix, il avait, en chargeant son arme avec trop de précipitation, oublié la baguette dans le canon du fusil, présent paternel. Mais, ô bonheur! passe une compagnie de douze perdrix;.... il tire... et, avec une précision que nos lauréats de Wimbledon n'atteindront jamais, il embroche les douze perdrix dans sa baguette, y compris le père, la mère et les petits enfants....

IV.

Hélas! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrive!" Il se prit d'une belle passion pour les voyages. En débarquant sur le continent européen, il trouva une députation des principales académies du vieux monde, laquelle députation lui présenta une adresse de bienvenue, avec une souscription pour ciuquante mille exemplaires du recueil des poésies publiées par lui dans la Gazette de sa localité.

٧.

Hélas! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé!" Sur le continent européen, il devint la coqueluche de toutes les grandes dames de toutes les grandes cours; non seulement elles s'arrachaient son recueil de poésies, mais c'est à qui l'entendrait chanter une romance ou jouer sur le piano une fantaisie de sa composition. Il fut admis d'emblée dans tous les conservatoires de l'Europe et fut obligé de faire construire une malle gigantesque pour emporter les diplômes et les médailles dont il fut surchargé.

VI.

Hélas! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé!" En revenant vers sa patrie qu'il devait combler d'honneur et de gloire, il eut le malheur de se trouver embourbé dans une affreuse tempête. Le navire sombra. Mais lui, avec la présence d'esprit qui l'a toujours distingué, réussit à surnager pendant quelque temps. Un requin vint à son secours; il lui donna en pâture, ses diplômes, ses décorations, ses lettres au tographes et tous les bibelots produits de sa gloire, en reconnaissance de quoi l'animal rassasié lui permit d'embarquer sur sa queue et le ramena, sain et sauf, au port le plus voisin du domaine paternel.

VII.

Hélas! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé!" Ottawa, le 12 Août, 1872.

E. B. DE ST. AUBIN.

DE LA CONVERSATION.—L'entretien est utile pour se soulager et pour s'instruire; les pensées purement intérieures ne sont pas assez sensibles. Cenx dont les pensées sont vives n'ont besoin de s'entretenir que pour se délasser.

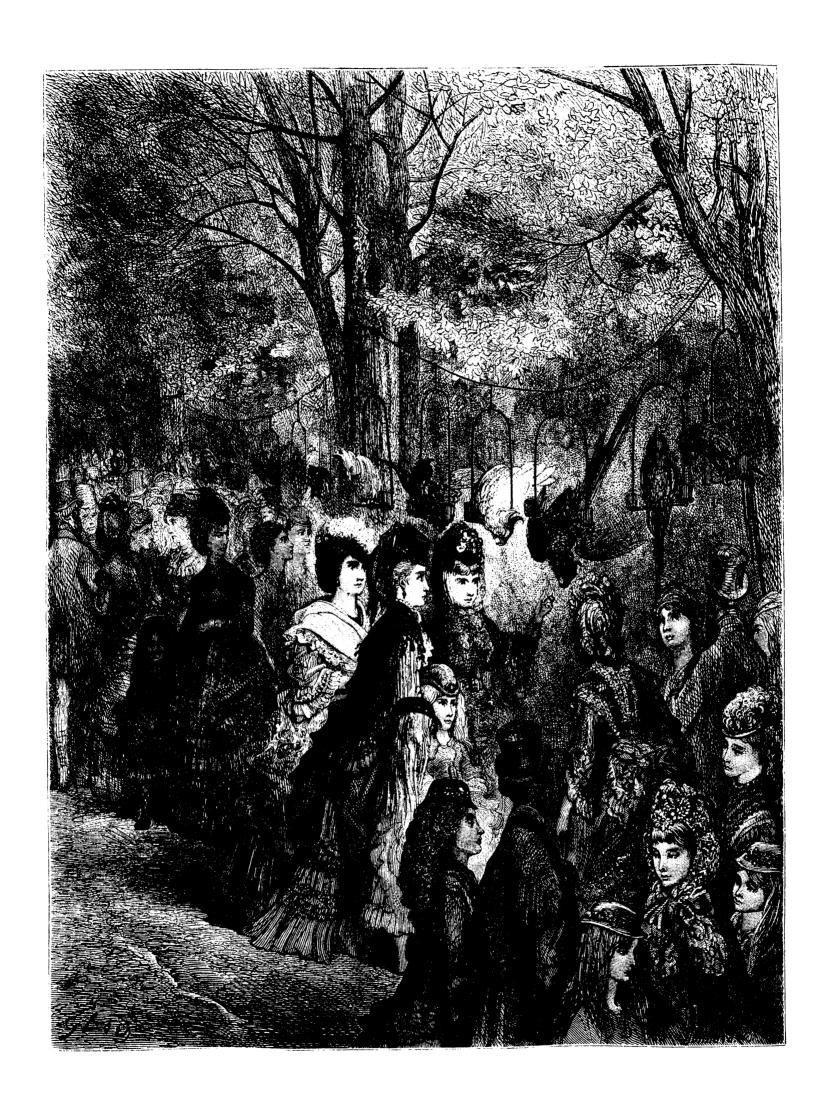
Quoique I on se parle à soi-même, on parle mieux néanmoins en parlant à d'autres L'obligation de se faire entendre fait faire un effort à l'esprit: la présence d'un auditeur l'excite, il agit plus vivement et plus agréablement. La présence d'un autre fournit des pensées; elle les soutient.

L'esprit se forme plus par l'entretien que par toute autre chose: on oublie ce qu'on lit; on ne le sait que quand on l'a



UNE ALSACIENNE.





A LONDRES.-L'ALLÉE DES PERROQUETS, JARDINS ZOOLOGIQUES.-PAR G. DORÉ

L BPINIEN PUBLIGUE

JEUDI, 22 AOUT 1872.

DIVERSES ESPÈCES DE GENS.

Il'y a des gens qui ne peuvent se mettre dans l'idée qu'on se dévoue pour une cause,—que pour en assurer le triomphe on fasse des sacrifices. Tout d'après eux est une question d'argent, les convictions un objet de commerce, les opinions, des moyens d'actions. Ces gens sont peu nombreux généralement au commencement des sociétés, on les remarque surtout, lorsque les mœurs, l'amour de la religion et de la patrie s'affaiblissent dans les âmes, aux époques de décadence. Leur influence est funeste alors et ne tarde pas à se faire sentir partout. Hommes du monde souvent, riches et gracieux ils affichent leur scepticisme et ne manquent jamais l'occasion de décocher un bon mot à l'adresse des hommes à principes. Des hommes à principes! pour eux ce sont des gens naifs. des enthousiastes, des evaltés, il n'y a qu'une chose estimable à leurs yeux, savoir tromper. Malheur à une societé lorsque ces hommes deviennent nombreux.

Il y a des gens qui ont des principes ou plutôt qu'un, un seul, une idée, si l'on veut, mais terrible à laquelle ils sacrifient tout. Par exemple, ils diront que pour être un bon membre il faut absolument qu'on déclure qu'on est et qu'on : era bon catholique et qu'on ne violera pas les principes catholiques, non seulement il faut qu'on le déclare verbalement, mais qu'on signe une profession de foi à cet effet.

Un homme aura beau posséder toutes les qualités requises pour représenter dignement le pays, on le repoussera, s'il ne signe pas le programme. On aura beau leur dire que dans une chambre composée en grande partie de protestants, il est plus funeste qu'utile à la cause catholique de provoquer la défiance, de former de pareils groupes, que ce ne sont pas les hommes les plus sircèrement catholiques ni les plus intelligents qui voudront signer une pareille déclaration, que c'est un moyen dont les gens de rien se serviront simplement pour se faire élire.....on ne veut rien entendre et pour une mesquine satisfaction personnelle on sacrifierait l'homme le plus capable au plus grand imbécile du pays.

Est-ce là l'alliance bien entendue de la religion et de la patrie? Voilà des gens qui ont une bonne idée, une bonne cause, mais qui la gâtent en voulant être trop exclusifs, en s'occupant trop peut-être d'un triomphe

Il y a des gens qui ont une idée bien differente, mais une seule eux aussi, c'est de combattre tout homme qui aura signé le programme. Les premiers pêchent en voulant faire croire qu'on ne peut-être bor catholique sans être programmiste et les autres en disant qu'on ne peut Pourtant tous ceux qui ont vu les choses de près savent bien être programmiste et bon citoyen en même temps. Des deux côtés on pêche par entêtement, et on s'expose à fausser l'opinion publique, à rempiir l'espeit public d'une foule de préjugés, de choses inutiles ou nuisibles.

Il y a des gens aussi qui ne voient qu'une chose en politique, le progrès matériel, l'art d'enrichir les nations. Ils ne manquent pas de religion ni de patriotisme, mais ils disent: "soyons riches et le reste viendra par surcroit." Ils font un but, un principe de ce qui ne doit être qu'un moyen. On sépare des choses qui devraient marcher ensemble et se soutenir mutuellement. Qu'on cherche dans le progrès matériel, dans l'industrie le moyen de donner de la force et de l'influence à notre foi et à notre nationalité, c'est un but louable, et patriotique, m is qu'on ne jorité. sacrifie pas tout au dieu de la matière.

Il y a des gens qui ne veulent jamais faire aucune concession et d'autres qui sont toujours prêts à tout céder. Savoir jusqu'ou aller dans la concession et la résistance dans un pays comme celui ci, demande une grande miers citoyens de la division. M. Jetté parla le premier. Pensagesse. Pour conserver intact le principe catholique et national au milieu d'éxigences sans nombre et d'iatérêts si divers, il faut une énergie et une habileté peu communes. Il n'y a peut être pas un pays au monde où il soit qui ont donné le signal des troubles. D'après la Minerve et les si difficile de gouverner les hommes.

qu'au moyen de la corrupti met qui crient comme des personnes ont été blessées, mais aucune, dit-on, grièvement. possédés, lorsque par un juste retour des choses de ce monde, ils se trouvent face à face avec un homme capable de leur tenir tête. Ils insultent alors les électeurs et semblent oublier qu'ils ne font que recueillir les fruits de ce qu'ils ont semé.

Si ce n'était pas demander d'ajouter le mal au mal, nous souh iterions, puisque la conscience ne suffit pas, que tous ceux qui ont vécu par la corruption tombent par la corruption. A corsaire corsaire et demi.

L. O. DAVID.

On écrit du comté de Portneuf à l'Evénemen!:

Le nouveau membre pour Portneuf a eu 23 ans révolus la veille de sa grande victoire, le quatre courant.

8me CONVENTION DES CANADIENS A CHICAGO.

Les rapports de la Convention des délégués de l'Union de Secours Mutuels des Etats Unis nous ayant été donnés trop tard pour paraître dans le numéro de cette semaine, nous leur ferons place dans celui de la semaine prochaine.

NOTES DE VOYAGE.

M. J. A. Genand a mis en brochure ses notes d'un voyage qu'il a fait dans le golfe et les provinces maritimes. C'est quelque chose d'intéressant de d'instructif.

Le plus vieux électeur du Canada, demeure dans le comté de Niagara. Il était à la nomination, le 5 courant. Il s'appelle Jones, et il a 108 ans. Il se sert de deux cannes pour marcher, mais à part cela il a l'air très bien. Il y a deux ans il épousa une veuve de soixante ans, qui cependant l'abandonna pour s'enfuir avec un séducteur de 80 ans. Jones dit qu'il votera un des premiers le 15 courant.

NOUVELLES ÉLECTORALES.

DRUX MONTAGNES

M. Daoust s'est retiré de la lutte dans le comté de St. Scholastique et M. W. Prévost a été en conséquence élu par acclamation. M. Prévost aurait fait des déclarations aseez satisfaisantes pour engager le gouvernement à le laisser élire. L'opposition ne sait que penser.

M. Richard qui a écrit dans l'Opinion Publique, des articles si intéressants sur l'agriculture et l'industrie a été élu à Mégantic par 122 voix de majorité. M. Richard fera honneur à la representation nationale, il appartient à l'école de M Laurier son associé.

CHARLEVOIX.

M. Tremblay a été élu à Charlevoix; ce n'est pas étonnant M. Tremblay est un patriote de la vieille école.

Voici l'état des votes:

	Tremblay.	Cimon.
Baie St. Paul	414	100
St. Urbain	103	2
Eboulements	129	196
Malbaie	253	236
St. Fidèle	83	52
St. Agnès	124	112
St Hilarion	79	47
Petite niviere, 2hs. p.m.	40	8
Isle aux-Coudres	109	00
St. Simeon	77	00
	1411	753
	753	

Majorité pour M. Tremblay. 658.

MASKINONG .

Les amis de M. Caron disent que M. Boyer a acheté le comté; Ross, Victoria ils vont même jusqu'à dire que M. Boyer a dépensé \$40,000. que sans argent ni d'un côté ni de l'autre, M. Boyer gagnait et emportait la victoire. Pendant les dernières trois semaines, avant qu'il fut question d'argent, M. Boyer avait la majorité. D'ailleurs c'est une question de savoir si M. Boyer a beaucoup plus dépensé d'argent que ses adversaires.

L'ASSOMPTION.

L'Hon. Louis Archambeault est élu à une majorité de 148.

L'Hon. M. Huntington est élu par une majorité de 402 voix. LAPRAIRIE.

La nomination a eu lieu samedi le 17. MM. Joseph Loranger et A. Pinsonnault ont été proposés; M. Loranger avait la ma-

MONTRÉAL.

Sir George et L. A. Jetté, Ecuier, ont été mis en nomination, lundi, le 19, pour la division-est. Ils avaient tous deux un grand nombre de moteurs et de secondeurs pris parmi les predant que Sir George parlait le bruit s'éleva, une bagarre s'ensuivit entre les partisans de M. Jetté et la police. D'après le National et les amis de M. Jetté, ce sont MM. Cartier et McNamee amis de M. Cartier, ce sont les amis de M. Jetté qui sont cause Il y a des gens qui ne se sont fait élire pendant des années de tout. Il y a eu des coups de bâton et de pierre, plusieurs

DIVISION-CENTRE.

M. Ryan, élu par acclamation.

DIVISION-OUEST.

MM. Young et Drummond furent proposés; les choses se passèrent assez tranquillement.

SOUTH BRANT.

Sir Francis Hincks a été battu par M. Patterson.

DIMOUSKI

M. Fiset a été élu par une grande majorité contre M. Sylvain M Fiset est, dit-on, un jeune homme de talent et de caractère. Il y a eu plusieurs autres élections dans le Haut-Canada; notre prochain numéro contiendra un tableau complet.

L. O. DAVID.

TABLEAU ELECTORAL.

MEMBRES ELUS. QUÉBEC.

	M	Ο.	I.
Baker, Missisquoi	1	0	0
Carter, Brome	ì	0	ō.
Boyer, Maskinongé	0	1	0
Dugas, Montcalm	1	0	0
Gaudet, Nicolet	1	0	0
Casgrain, L'Islet	0	1	0
Mailloux, Témiscouata	0	0	1
Joly, Lotbinière	0	1	0
Richard, Mégantic	0	1	0
Gendron, Bagot	1	0	0
Mathieu, Richelieu	1	0	0
Robitlard, Beauharnais	0	1	0
Blanchet, Lévis	1	0	0
Benoit, Chambly	1	0	0
Tremblay, Charlevoix	0	1	0
Lantier, Soulanges	0	1	0
Archambeault, L'Assomption	1	0	0
Huntington, Shefford	0	1	0
ONTARIO.			
Gibb, Ontario Sud	1	0	0
Street, Welland	1	0	0
Landerkin, Grey Sud	0	1	0
Higginbotham, Wellington Nord	0	1	0
Bowman, Waterloo-hard	0	1	0
Gibsone, Dundas		1	0
Archibald, Stormont		1	0
Morrisson, Niagara		0	0
Ross, Wellington-Centre		1	0
Smith, Peel		1	0
Chisholm, Hamilton		0	0
Witton, "	. 1	0	0
NOUVEAU-BRUNSWICK.			
W Penand Vent	. 1	0	0
M. Renaud, Kent	Ü	ì	Ü
Hon. O'Connell, Carleton	1	ō	0
Hon. M. Tilley, St. Jean (ville)	. ô	1	ő
Burpie, St. Jean, (comté) Palmer, "		1	0
Palmer, " "	·	•	U
NOUVELLE-ÉCOSSE.			
Voici le résultat plus que probable:			
	. 1	0	0
Hon. M. Howe, Hants	. i	ő	ő
McDonald, Antigonish Killam, Yarmouth		ő	ĭ
Levesconte, Richmond		ő	î
Campbell, Guysboro		ő	ō
Savary, Digby		ŏ	ő
McKay et McDonald, Cap Breton	•	ő	ì
Ray, Annapolis		ő	î
Dr. Tupper, Cumberland		ŏ	ō
J. McDonald, Inverness		ŏ	ŏ
McDonald, Pictou		ŏ	ő
Doull, "		ě	. 0
Pearson, Colchester		ō	1
Chipman, Kings		ō	ō
Church, Lunenburg		ì	ŏ
Almon & Jobin, Halifax	1	ō	Ü
Forbes, Queen's		Ö	Ö
Coffin, Shelburne		Ü	0
inc. former a se			

LE MONUMENT PAINCHAUD.

"LA RECONNAISSANCE EST LA VERTU DES CŒURS BIEN NÉS."

Trente-deux années s'étaient écoulées depuis qu'une main fraternelle avait déposé dans la sacristie de l'église de la pieuse paroisse de l'Isle-aux-Grues une petite poësie manuscrite, qui rappelle à la jeunesse canadienne, que là dort dans la paix du beau, M. l'abbé Chs. Frs. Painchaud, prêtre, fondateur du Collège de Ste. Anne de Lapocatière, qui sacrifia son repos et sa vie pour assurer l'existence du Collège qu'il a légué à son pays, et à qui plusieurs doivent leur position dans la scoiété.

Cette petite poésie de l'affection fraternelle, est conçue dans les termes suivants :

A notre frère Charles-François Painchaud, prêtre, Curé de Sainte-Anne de la Pocatière, fondateur du

Collége de ce nom ; Né à l'Ile-aux-Grues le 9 septembre 1783, et décédé à Sainte-Anne, le 8 février 1838.

Oui, alors, frère chéri, tendre ami de l'enfance. Dans ces paisibles lieux aimés de l'innocence, Et que tu n'oubliras jamais,

Ministre de l'autel, son ombre te protège, De ta tombe jamais une main sacrilége,

Ici ne troublera la paix. Elle qu'il aimait tant! solitude champûtre.

Où le sort plaça son berceau. Il voulut que tes bords, qui jadis l'ont vu naître, Fussent aussi son tombeau

Mais toi qui fus toujours le but de sa pensée Œuvre qu'il vit couronnée

Collége de Sainte-Anne, asile intéressant, Fruit de ses longs travaux, oh! noble monument! Votre cher Fondateur vous a donné pour gage Sa vie, son repos, tous ses biens sans partage.

Heureux celui qui peut, à son dernier moment, Léguer à son pays un si bel ornement Objet de tous ses soins, jeunesse canadienne Si jamais le destin dans ce lieu vous amène,

Pour votre bienfaiteur priez et répétez Requiem eternam dona ei Domine,

(Signé)

Jos. Painchaud, M. D. CAP. A. PAINCHAUD.

Cette petite poésie manuscrite était le seul tribut de reconnaissance qui se trouvait et qui se trouve encore dans la sacris-

tie de l'Eglise de la paroisse de l'Isle-aux-Grues, lorsque le printemps dernier, les amis et les anciens élèves du collège de Ste. Anne de la Pocatière, ouvrirent une liste de souscriptions dans le but d'élever dans l'église de l'Isle sur la tombe de leur bienfaiteur, feu M. C. F. Painchaud, un monument qui devait immortaliser sa mémoire au milieu de nous.

" Cet appel chaleureux fait par le comité de l'œuvre, dit le Journal de Québec, fut entendu par tout le pays. Le nom de M. Painchaud, si longtemps oublié, avait suffi pour réveiller la reconnaissance de ses enfants, et le souvenir de cet homme généreux qui avait tout sacrifié pendant sa vie pour son œuvre chérie fut tout puissant pour exciter la générosité et la grati-

tude de ceux auxquels il avait procuré le bienfait de l'éducation.

"Beaucoup d'hommes influents dans l'Eglise et dans l'Etat, non-seulement ont souscrit, mais encore ont tenu à honneur d'exprimer la joie qu'ils éprouvaient en sacrifiant quelque chose pour cette œuvre patriotique, comme on peut en juger par l'extrait suivant d'une lettre expédiée du Nouveau-Brunswick, à l'un des membres du comité...." Oui c'est une belle et heureuse idée que celle d'élever un monument à la mamoire de celui qui en est si digne, et qui aurait dû, il y a longtemps, recevoir ce témoignage de la reconnaissance de ses enfants. Honneur donc à toi, mon bon ami, et aux autres messieurs qui avez pris l'initiative dans cette belle œuvre! Puissent vos généreux efforts, être couronnés d'un plein succès! J'ai la ferme conviction qu'il en sera ainsi. Beaucoup pourront faire une offrande plus considérable (\$10.) que la mienne, sans doute; mais personne ne la fera d'un plus grand cœur. En la faisant, je sens que j'ai accompli un devoir filial, un devoir sacré..

Enfin le 25 juillet dernier les souscripteurs au monument de M. Painchaud, et les autres amis de l'éducation furent respectivement invités d'aller visiter, à l'atelier de M. Morgan, à Québec, le marbre qui devait être transporté dans l'Eglise de l'Île-aux-grues, sur la tombe du vénérable fondateur du collège Sainte-Anne.

Ce travail fut complété le 27 Juillet dernier, et expédié à sa destination le 3 août courant.

Voici le texte de l'épitaphe, que désormais on lira sur le marbre placé dans l'église de l'Île-aux-grues:—

D. () M.

HIC JACKT

ILLUSTR. AC REV. CAROLUS FRANCISCUS PAINCHAUD,

Hujusce filius Insulæ, Qui postquam presbyter factus In variis locis ejus curœ commissis, Semper fuit patriæ et religionis gloriæ Venis amator.

At zelo præsertim pro juvenum educatione Zelatus

Innumeris difficultatibus superatis Tandem in Sanctæ-Annæ parochiâ Quam fauste per vigenti et tres annos rexit, Collegii fondamentum jecit, Die II julii A. D. 1827,

Cujus demum studiosæ juventuti portas aperuit Die ia oct. A. D. 1829.

Hanc Institutionem nascentem sudoribus rigavit, Crescentem indesinenter laboribus coluit, Patrimonio ditavit et vitâ.

Donec revocatus ad Deum Die IX Febr. A. D. 1839, Ætatis suæ LVI-

R. J. P.

Almo Patri

Hoc pium monumentum erexerunt Memores discipuli, quos caritate perpetua dilexit.

Cette inscription est gravée sur un magnifique morceau de marbre blanc, mesurant neuf pieds de hauteur sur deux pieds et demi de largeur, et fait beaucoup d'honneur à l'habileté de M. Morgan, et est un témoignage éloquent de la reconnaissance des amis et des anciens élèves du Collège de Sainte-Anne qui ont pris part à cette œuvre.

L'inauguration solennelle de ce monument n'est pas encore précisée.

J. A. MALOUIN.

M Charles Ameau continue d'écrire des choses intéressantes dans l'Album de la Minerve. Nous trouvons dans une description qu'il fait de New-York les détails qui suivent:

Le Carrefour de la Presse situé en pleine ville, est ainsi nommé parce qu'il s'y imprime une vingtaine de journaux; c'est un point de repère indescriptible.

Des nuées de porteurs de gazettes en sortent pour remplir la ville de leurs cris et le monde de leurs marchandises.

Le magnifique édifice du Herald est la construction qui attire d'abord notre œil dans ce fouillis de grandes barraques en briques rouges, la plupart à sept et huit étages, qui ceinturent une espèce de place publique laissée libre devant le nouvel hótel-de-ville.

On dit qu'il n'existe point sur le globe de journal si richement mis dans ses meubles que le Herald dont le propriétaire, ancien ouvrier typographe, vient de mourir en léguant des millions à ses héritiers.

Laissez-moi vous citer ici un trait qui montre jusqu'où peut

aller la passion de la réclame, -ce que nous appelons l'an-

Le surlendemain de mon arrivée, je me trouvais en face de l'imprimerie du Herald, en compagnie de vingt-cinq ou trente mille personnes arrêtées là comme moi. Je regardais une parade de volontaires de le milice new-vorkaise, lorsque tout-àcoup le ciel se couvrit, et une chose qui ressemblait à de la neige se mit à tomber sur nous En moins de trois minutes nous en fûmes couverts. La chaleur était à 90. Je ne voulais pas croire à la neige.

Effectivement, en y regardant un peu, ce n'était pas de l'eau gelée qui chutait de là-haut, mais des milliers de milliards de millions de milliasses de petits papiers grands comme le pouce sur chacun desquels était imprimé le nom d'une pilule anti-bilieuse destinée—par ce coup de théâtre,—à devenir célèbre avant d'avoir guéri personne.

Allant aux informations, j'appris qu'il y avait sur le toit de

l'édifice du Herald une catapulte spécialement affectée au lancement de ces sortes d'annonces. Je dis lancement parce que la machine en question lance à des centaines de pieds en l'air de petits ballots de ces billets libres de tout lien et qui se dispersent dans l'air, pour retomber en avalanche sur la tête des spectateurs—car la place ouverte qui règne devant la façade en marbre blanc du *Herald* est souvent encombrée par la foule qui s'y donne rendez-vous pour traiter plus ou moins des affaires publiques, ou assister aux évolutions des corps de mili-

La circulation des voitures dans Broadway est de dix-huit mille par jour

Je ne parle pas des piétons,—il suffira de vous dire que l'on peut marcher sur leurs têtes tant elles sont nombreuses et forcément rapprochées les unes des autres.

C'est un spectacle presque unique au monde que ce va-et-vient de gens et de bêtes qui ne s'arrête que le soir à la clarté des étoiles, pour recommencer aussitôt après.

Hommes, femmes, filles, garçons,—tout ce monde court plutôt qu'il ne marche—c'est un entraînement presqu'irrésistibled'autant plus irrésistible en effet que si vous n'avançez point au même pas, des centaines de bras, de jambes et d'épaules vous poussent par derrière.

La police, gantée de blanc, nombreuse, empressée et polie, n'a que le temps de faire maintenir les traverses un peu libres aux coins des rues, et d'empêcher les passants de prendre la gauche sur le parcours des trottoirs, car l'on comprend qu'il serait impossible de circuler si cette double cohue, marchant en sens inverse, venait à se croiser. Il n'y a pas de "faufilement" possible dans une rue si remplie. Prenez la droite, suivez le flot, et que Dieu vous garde-heureux si vous pouvez vous accrocher en passant ainsi à pleine jambe, à la porte du magasin ou du restaurant où vous voulez vous rendre! J'en ai vu qui manquaient leur coup et qui étaient forcés de se jeter dans le centre-courant pour rattraper leur chance perdue

Ce n'est pourtant pas dans Broadway que l'on peut voir la foule la plus compacte qui existe sur un point nommé en Amérique. Broadway est encombré du matin au soir, il est vrai, mais entre midi et trois heures, les quatre ou cinq courtes rues qui sont enfermées entre Chatham street, Broadway, Wall street et Fulton Market, regorgent tellement de monde que les gens y sont portés les uns par les autres, littéralement,— à force d'être emboîtés devant et derrière, à droite et à gauche, par des passants....aussi emboîtés eux-mêmes que l'on puisse l'être, par exemple, en sortant d'un théâtre en flammes au beau milieu de quatre ou cinq mille spectateurs ahuris. C'est l'étouffe-ment pratiqué sur une grande échelle Après avoir parcouru un arpent dans Chatham, je me mis en frais d'en sortir, ce qui n'était pas une mince affaire—et une fois craché dans Broadway par cette foule, je rendis graces aux dieux qui avaient permis que je sortisse sans me briser les os de cette étreinte in-

Il paraît que les terrains où courent les rues que je viens de nommer se vendent à des prix fous. Je le croirais sans qu'on me l'affirmat sous serment. Un petit lot de quarante ou cinquante pieds de front-juste assez pour y bâtir quelque chose, -coûte entre trois cent mille et trois cent cinquante mille piastres. Je trouve que c'est un peu cher pour un jeune ménage qui songe à s'établir et qui ne peut compter que sur deux cents louis bon ou mal an. Faut croire que les acheteurs de ces lots sont assez bien dans leurs affaires, et je le crois, j'en ai vu plus d'un qui s'est amassé des rentes au montant de cent mille piastres par année. On m'a même affirmé que quelquesuns d'entre eux sont d'honnêtes gens.

Tout le monde a entendu parler de Wall street que je viens

de citer.
C'est la rue des banquiers; dans un pays où le veau d'or est le premier des dieux, on comprend en quelle estime elle est tenue; c'est le sanctuaire vénéré de tout un peuple fidèle au Seigneur Dollar.

Ce n'est pas que l'apparence de cette étroite ruelle, bordée de hauts édifices mal élevés, donne dans l'œil au premier ni au second abord. Le prestige qu'elle exerce lui vient tout entier de ses coffre-forts. Ceinture dorée vaut bonne renommée.

Il y a bien des mystères dans le maniement de ce que l'on appelle les valeurs financières, je ne les connais pas tous, tant s'en faut, mais l'un des plus extraordinaires, à mon avis, sera toujours le goût reconnu qu'ont les hommes de ce commerce à ger dans les trous, dans les plus sales réduits des grandes villes, à l'instar des araignées qui tissent leurs toiles dans les coins, dans les passages poussièreux et qui y attendent leurs victimes. Wall street est une gigantesque toile d'araignée dont les brins sont faits de fils d'or, où vont se prendre comme des mouches les fortunes et les réputations et qui les enserre, les étouffe, les broie pour les livrer à l'appétit du monstre de l'agiotage toujours en quête d'un nouveau plat, et jamais ras-

Une maison de sept étages en ce quartier compte dans ses murs jusqu'à trente bureaux d'argent. J'en ai vu plusieurs au rez-de-chaussée, sur la façade, qui ne consiste qu'en une porte avec la profondeur qu'elle exige en dedans pour s'ouvrir. C'est la dimension ordinaire des "tambours" que nous ajustons à nos portes de dehors pour la saison d'hiver. Une fois le locataire entré dans ce foureau, il referme la porte et en fait jouer les verrous qui en désarticulent la partie supérieure à la hauteur de sa poitrine lorsqu'il est assis, ouvrant une sorte de fenêtre par laquelle il peut traiter avec ses clients. Une tablette pendue aux parois de cette botte-bureau se relève à droite ou à gauche pour lui offrir un pupitre sur lequel il écrit. Ce qui sort de ce lieu de cheques et de traites atteint parfois des montants fabuleux. Les banques de la ville s'agitent à la vue de ces chiffons chiffrés et signés qui sont déposés sur leurs comptoirs et aussitôt couverts d'or

Durant le cours de l'année expirant en février 1872, six maisons de commerce dans la Puissance seulement, savoir : Avery, Brown & Co., Halifax; T B. Barker et fils, et Hannington, frères, St. Jean; Evans, Mercer & Co., et Lyman, Clare & Co., Montréal, et Northrop et Lyman, Newcastle, Ontario, ont acheté la quantité énorme de quarante neuf mille quatre cents bouteilles du sirop composé Hypophosphites de Fellows.

CE QUE DISENT LES CHIFFRES .- Pie IX naquit en 1792; ces quatre chiffres additionnés font ensemble 19. Il fut ordonné prêtre en 1819; les quatre chiffres additionnés font de nouveau 19. Il fut élu Pape en 1846; même résultat. ()r, si vous additionnez les quatre chiffres de 1873, vous obtiendrez encore 19. Dans les œuvres de la bienheureuse Marie Taïgi et de la bienheureuse Marie Latarte, l'année 1873 marque le triomphe de la

On lit dans le Canadien :

LE PISTOLET.—Le pistolet, d'arme meurtrière qu'il était autrefois, n'est plus qu'un joujou dans le règne actuel. Une balle n'est plus rien autre chose qu'une dragée qu'on envoie sans motif au premier venu, à un ami même, pour le simple plaisir de lui causer une douce surprise, une agréable émotion.

Sans parler de balles tirées le jour de la votation de Québecni de celles qui ont depuis blessé Wagner et causé la mort de Pelletier, nous apprenons que samedi dernier, dans la soirée, un individu, échauffé par la boisson, dans une auberge du Cap-Blanc, déchargea, sans provocation aucune, un coup de pistolet sur un nommé Smith et le blessa au bras. Vendredi, dans la soirée, un Monsieur demeurant sur le che-

min Ste. Foye, prenaît le frais à sa fenêtre, lorsque des personnes inconnues tirèrent a son adresse un coup de pistolet. Heureusement que ce monsieur ne fut pas atteint.

On cite encore les deux faits suivants:

Jeudi soir, le 8 du courant Thomas Drouin, charpentier de navire, revenait de la Basse-Ville, au commencement de l'orage. Rendu à peu près vis-à-vis la porte de cour de la brasserie de M. McCallum, et passant de l'autre côté de la rue, il entendit un coup de pistolet, et à la lueur d'un éclair qui jaillit en même temps, il vit une balle frapper contre le mur près duquel il marchait. La balle tomba à ses pieds. M. Drouin la ramassa et la retient encore en sa possession.

Le soir précédent, Pierre Paquet, maçon, revenait de son travail, de l'autre côté du pont Dorchester, en compagnie de deux autres, lorsque rendu sur le pont, un coup de pistolet se fit entendre. Aussitôt il ressentit une fraicheur au côté, et y portant la main, il la retira tachée de sang. Il se rendit en toute hate chez le Dr. Chaperon. Celui-ci examina la blessure et déclara que si la balle avait porté à deux doigts plus haut, la région cordiale était entamée et la blessure mortelle.

Il ne se passe pas de soirée qu'on n'entende décharger des armes à feu dans les rues.

La chose commence à devenir sérieuse; il est temps que les autorités sévissent avec sévérité et fassent un exemple des premiers qui tomberont sous le coup de la loi.

LES MAXIMES DU PROPHETE MAHOMET.

La maxime est une règle qui nous guide, elle s'énonce sous forme de préceptes; c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus important pour la conduite dans la vie privée, dans le monde important pour la conduite dans la vie privec, dans le monde et dans les affaires. Après avoir improvisé le Coran, qui tut un bienfait et même un progrès pour le peuple auquel il a été donné, pour la religion qu'il a remplacée, Mahomet aimait à offrir des conseils à ses disciples et à ses familiers. Tout pénétré de la Bible et de l'Evangile, il s'attachait à purifier sa vie; il voulait la rendre sainte et inattaquable. Ses pensées prenaient alors la force sentencieuse, car il savait que des maximes énoncées par lui on composerait plus tard un code moral pour la nation arabe.—Il y a cela de remarquable dans ces maximes, c'est qu'aucune de celles que nous citons ne serait répudiée par l'esprit du christianisme.

Donnez son salaire à l'homme de peine avant que la sueur soit séchée sur son front.

-La véritable richesse est celle de l'âme.

—La loyauté est la base des assemblées. -L'homme fort est celui qui remporte la victoire sur lui-

–Le musulman est le miroir du musulman

—Que Dieu pardonne à celui qui profite en parlant bien, ou

qui se sauve en se taisant! -Visite rarement, on t'en aimera davantage.

Le principe de la sagesse est la connaissance de Dieu.
 Le vrai croyant n'est pas blessé deux fois dans le même

trou de serpent. -Si deux montagnes se révoltent, celle qui se révolte sera

-Les âmes sont comme des troupes armées : celles qui se connaissent font alliance; celles qui ne se connaissent pas se

-Quand le four est chaud, deux chèvres ne s'y battent pas à coups de cornes.

-Y a-t-il une maladie plus dangereuse que l'avarice?

-Quand le croyant promet une chose, c'est comme si on la tenait.

L'homme entouré de ses frères est puissant.

—Heureux celui qui profite de l'exemple d'autrui. Il y a de la sagesse dans la poésie, et de la magie dans l'élo-

quence L'œil qui veille sur l'œil qui dort est le plus précieux des

La clémence du roi assure la durée du royaume. -Pardonne sur la terre, afin qu'il te soit pardonné dans le

La fourberie et la ruse sont condamnées au feu éternel.

-L'homme va avec qui lui plait et dispose de ce qu'il a ga-_L'homme sûr est celui qu'on consulte.

—Le martyr est celui qui donne sa vie que pour autre chose que pour sa fortune. Le fidèle ne peut accuser son frère plus de trois fois.

Faciliter une bonne œuvre, c'est encore la faire.

-Toute bonne action est une aumône

L'homme ingrat envers son semblable l'est envers Dien. Le regret est le repentir de l'enfant.

Les maximes que nous rapportons ici se trouvent dans les

recueils biographiques et les chroniques arabes; elles sont bien connues des savants et répandues parmi les philosophes. Elles ont cours dans la pratique de la vie; le peuple lui-même en fait un fréquent usage et les mêle à ses adages; mais peu de gens savent qu'elles remontent au Prophète et qu'il en est le premier auteur.

Il existe à Londres un club des paresseux.

Tout membre qui se presse pour faire quoique ce soit est obligé, quand il est pris en flagrant délit, comme amende, de traiter tous les sociétaires.

Dernièrement un docteur, membre de club, a été rencontré par un de ses collègues, dans un cabriolet lancé à toute vitesse pour aller voir un malade. A la première venue du sociétaire coupable de cette grave infraction on le somme de payer l'amende. Mais le malin docteur refusa en disant : " Vous êtes dans l'erreur, messieurs; la vérité est que mon cheval s'était mis dans la tête de courir, et ma foi! je me suis trouvé trop paresseux pour essayer de l'arrêter."

Vous voyez ici le nez du collègue révélateur.

FERD. GAGNON.

Rédacteur, et Gérant pour les États de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'État de New-York.

WORCESTER, MASS., JEUDI, 22 AOUT, 1872.

AU FIL DE LA PLUME.

Nous lisons dans la Renaissance Louisianaise sous le titre de "Réaction Nationale":

" Fait indéniable, la candidature Greeley-Brown se popularise avec une rapidité extraordinaire sur toute la surface de l'Union. Les chances de Grant à la réélection sombrent chaque jour sous le flot de cette marée montante de l'opinion. Le parti radical se voit sérieusement menacé d'une défaite irrémédiable."

"Il ne s'agit plus aujourd'hui d'un faible adversaire comme l'était le parti démocrate il y a quatre ans—divisé ou discor-dant par suite de l'esprit de section avivé par la guerre—il s'agit d'une ligue formidable de volontés nationales soulevées contre l'administration actuelle. La profonde antipathie que le parti régnant a eu le talent de se créer dans toutes les sections du pays a groupé en faisceaux tous les désirs pour son renversement

"D'un commun et tacite accord, on a partout abdiqué ses préférences, ses prédilections, ses individualités pour se réunir contre l'ennemi commun, contre un parti odieux qui n'a su produire qu'oppression, ruine et misère dans le pays le plus libre et le plus riche du monde.

"On a trop longtemps cru la prospérité publique et le bien individuel au-dessus des influences politiques. On avait com-plaisamment fait des institutions républicaines un fétiche, un réservoir de vertus surhumaines. L'idole absurde est à jamais brisée; quelques années de pouvoir en mauvaises mains ont suffi pour démontrer l'inanité des ridicules priviléges que les fanatiques prêtaient au système.

On s'aperçoit aujourd'hui que, plus qu'ailleurs, la moralité publique et le bien-être national sont exposés à subir les conséquences d'une mauvaise administration. De là l'ensemble des forces qui conspirent sans distinction en faveur d'un chan-gement qui, quoiqu'il arrive, ne peut empirer la situation.

"De ce grand mouvement populaire, dans lequel se fondent toutes les rancunes, toutes les divisions sectionnelles, naitra probablement un nouveau parti composé de démocrates et de républicains conservateurs du droit fédératif. Le nom du parti démocrate disparaitra dans cette transformation. mais ses principes resteront et dirigeront encore les destinées de la république.

Notre confrère, qui a encore au cœur les abus du pouvoir militaire exercé par le parti républicain dans le sud, exagère quelque peu les choses. Il est bien vrai que le parti dominant, après avoir bu à longs traits à la source du pouvoir, à fait un usage blamable de cette domination. Il a employé contre le sud, dans un but trop politique peut être, la force législative qui ne devait servir qu'à concilier, qu'à pacifier. Aujourd'hui encore, lorsque les anciens esclavagistes, par la voix des chefs du parti démocrate, par la voix des délégués de Baltimore, déclarent adopter, sans arrière pensée, les amendements constitutionnels établissant l'égalite des races et des droits, les orateurs du parti républicain cherchent encore à représenter leurs adversaires comme des tigres inhumains. Nous ne pouvons approuver cette tactique. Le général Grant a pris pour devise: "Let us have Peace," Ayons la paix. C'est une belle devise, pourquoi ne pas faire l'application de ce principe qu'elle invoque? mais non. on ne cherche qu'à soulever les préjugés contre le sud. Der-nièrement le fameux B. F. Butler dans un discours qu'il faisait à Haverhill, prononça ces paroles haineuses: Lorsque vous irez jeter votre bulletin dans l'urne électorale, réfléchissez, paur un moment, comment votre père, votre ami, votre frère qui dort au champ de la gloire, tué par les balles des démocrates du Sud, voterait s'il était à votre place. Et combien d'autres surpassent Butler dans ce genre d'éloquence de représailles. Depuis sept ans que la lutte fratricide est terminée, les orateurs du parti républicain n'ont jamais cessé de lancer des anathèmes contre le sud. Une nuée de politiques du Nord et l'Ouest se sont abattus sur les Etats du Sud, après la guerre, et grâce au vote des noirs, ces carpet baggers, comme on les appelle ici, se sont emparés du pouvoir. Pendant un certain temps, ces précautions pouvaient être nécessaires, elles étaient certainement justifiables; mais il y a des limites, est modum in rebus. C'est ce que ne paraissent pas comprendre un grand nombre de Républicains. Il est temps, cependant, que cette désunion disparaisse, c'est aux vainqueurs à employer la conciliation, à ne pas opprimer les vaincus, autrement, vous ferez du Sud, un volcan où les passions comprimées se feront jour tôt ou tard et dont l'irruption menacera l'existence de la République.

Ne taites donc plus, o Républicains, vous, les gardiens des libertés populaires, un épouvantail aux populations du Nord, de leurs frères du Sud. Soyez plus consistants avec vous mêmes, avec vos principes, avec la devise de votre porte drapeau. Cimentez l'union des Etats de cette République par des paroles de conciliation. Combattez des principes nouveaux et non des principes que vous avez heureusement combattus et anéantis. Il n[†]y a pas de gloire à vaincre un ennemi écrasé et vaincu.

Vous avez aboli l'esclavage, vous avez rendu la liberté

un million et demi de pauvres infortunés, vous avez donné un exemple aux nations européennes dont vous aviez suivi l'exemple en asservissant vos semblables: mais n'allez pas refuser à vos frères du Sud cette même liberté, ces mêmes droits, ces mêmes égards que vous avez donnés, si à propos, à leurs esclaves.

Cessez, cessez vos discours vengeurs, tribuns du parti républicain; répondez aux accusations portées contre l'administration de vos chefs; mais ne réveillez pas les morts de leurs tombeaux. Cessez vos clameurs incendinaires.

Combattez loyalement les prétentions, les principes de vos adversaires, et recherchez dans la libre discussion de ces nouveaux principes les moyens de cicatriser les plaies de votre lutte fratricide, mais ne ravivez pas les blessures par vos menées et vos discours.

Le sénateur Sumner, le plus profond de tous les Répu- mée et s'apprêta à se défendre chaudement en cas d'attaque.

blicains, n'a pas craint de faire le même reproche que nous faisons aujourd'hui à notre parti. Il se déclare franchement pour l'union générale.

Pour revenir à notre confrère de la Renaissance Louisianaise, il va trop loin en disant que le parti républicain n'a produit qu'oppression, ruine et misère. Il a pu être sévère dans sa politique envers le Sud, mais de là à l'oppression directe, il y a loin. Au lieu de la ruine, et de la misère, le parti républicain a diminué considérablement la dette énorme causée par la rébellion du Sud, et les affaires sont prospères sur toute la ligne.

Notre confrère reproche au parti républicain d'avoir abusé du pouvoir. Il a raison, mais s'il faisait un retour sur les actes de son parti, il verrait les administrations de Pierce et de Buchanan préparer la grande rébellion dont les suites funestes se feront sentir longtemps encore. Si les Républicains ne sont pas sans taches, les Démocrates sont loin d'être immaculés. Mais comme le dit notre confrère, ce parti n'existe plus. Les démocrates s'appelle-ront, à l'avenir, les Républicains Libéraux. Nous sommes loin de dire avec notre confrère que les principes républi-cains libéraux, sont des ex démocrates. Ce sont les démocrates qui ont joint les premiers, et non ceux-ci les démocrates.

Comme plusieurs de nos lecteurs sont citoyens améri cains, nous aimons à leur faire voir les contrastes entre les extrêmes, l'article de notre confrère nous en a donné l'occasion.

Extrait du même journal:

"Le Times, le plus zélé champion qu'ait Greeley dans le Sud, s'empare d'un discours du général Baldwin, de la Virgi-nie, se prononçant en faveur du candidat de Cincinnati et de Baltimore par ces paroles: Puisque Greeley depuis longtemps demande l'ampistie du Sud, le Sud ne doit pas rester en arrière de générosité. Il doit rendre la pareille et amnistier Greeley pour ses erreurs et ses fautes à l'égard de la section rebelle.

"Ces beaux sentiments, dit le Times répondent amplement, à toutes les tirades du parti Grant et de ses auxiliaires les Bourbons en ce qui concerne la conduite de Greeley envers le Du reste, le Sud en adoptant la candidature du rédacteur de la Tribune a montré de la grandeur de caractère. Il oublie ses rancunes, dompte ses passions et supprime ses préjugés pour ne songer qu'à saisir la main de l'amitié et de l'union qui lui est tendue. Ce n'est plus que chez les barbares que l'on enseigne à ne jamais oublier les injures, réelles ou imaginaires. Et l'on sait que l'un des traits caractéristiques du parti Grant c'est de ne rien pardonner au Sud, de ne rien oublier des torts de la rebellion, sans considérer les siens propres.

L'émeute de Québec-centre a eu ici beaucoup de retentissement. Les Américains, trompés par le télégraphe, croyaient que c'était un conflit de nationalités plutôt que de principes, et jetaient tout le blâme sur les Canadiens qu'ils traitaient de fanatiques. C'est avec grande peine que les Canadiens d'ici sont parvenus à les détromper.

Le jubilé de Boston a été un fiasco financier pour les promoteurs de l'entreprise, et Gilmore y a sacrifié son temps et sa bourse. Ses collègues n'ont pas voulu le laisser sans récompense; ils lui ont vendu le colysée pour \$30,000, c'est-à dire pour \$130,000 moins que sa valeur. Gilmore va donner un concert monstre, dont le prix d'admission sera de \$3. Il y aura 50,000 billets d'admission. Chaque billet portera un numéro, et après le concert tous les numéros de ces billets seront mis dans une urne, et le premier tiré au sort donnera la propriété du Colysée à son heureux possesseur. Gilmore devra réaliser par là \$100,000 de bénéfice.

FERD. GAGNON.

JEAN BART.

–D'abord, appelle-moi comme je me nomme, Jean! Dans la guerre, mon vieux, on arbore son pavillon, et nous sommes en guerre! C'est moi qui suis le capitaine ici, et que je perde mon nom, tonnerre de bombe! si je mets vingt-quatre heures a nous tirer d'embarras. Fais les paquets tout de suite!

-Nous les avons dans nos poches.

-Tant mieux, c'est moins embarrassant.

-Combien as-tu dans ta bourse?

Vingt floring.

—C'est vrai, ta prudence nous en a fait manger soixante cette semaine. A mon tour donc de commander. Ce soir, à huit heures, tu te trouveras sur la jetée, à droite de la batterie basse, et tu m'attendras

-Tu vas te perdre!

-Perdu pour perdu, mieux vaut l'être en se cognant qu'en báillant. Au revoir!

A l'heure convenue, Keyser se déguisa prudemment, sortit de sa retraite avec toutes les précautions imaginables et courut au rendez-vous. Keyser était un garçon d'une bravoure à toute épreuve; mais, dans l'action, il commençait d'abord par être prudent, puis il devenait un lion.

A peine arrivait-il sur la jetée, qu'il vit venir à lui son ami Jean

—Eh bien? lui demanda-t-il. —C'est prêt.

est prat? 011/06

-Une barque.

-Qu'en veux-tu faire?

-Eh! tonnerre de bombe! notre moyen de salut!

-As-tu pris tes mesures?

-Tu le verras. Voici l'heure, partons.

Permets, reprit Keyser arrêté par un dernier scrupule, à qui cette barque appartient-elle?

-En guerre, tout appartient au plus fort. La barque qui nous emmènera sera notre première prise!

-Les deux amis descendirent à la mer, suivirent la côte pendant une demi-heure et trouvèrent une barque amarrée.

-Saute! fit Jean, nous sommes sauvés!

-As-tu des armes?

-Regarde sous ce banc!

—Tu es un homme de précaution. A partir de ce moment, Keyser oublia sa prudence accoutu-

La mer malheureusement était mauvaise, et la légère embarcation flottait comme une paille sur les flots agités

Nous n'irons pas ainsi une heure, remarqua Keyser, et je m'aperçois que nous ne faisons pas de chemin. Au jour, nous serons encore en vue de la ville

-Je le sais bien, répondit Jean.

Keyser continua de ramer en examinant la direction que suivait la barque.

-Prends garde! dit-il à son compagnon, tu nous diriges sur un bâtiment.

-Tant mieux!

Je n'y comprends rien....
Prends tes armes, tu vas comprendre.

La frêle embarcation arrivait sur une petite galiote attardée qui, n'ayant pu rentrer au port avant la nuit, reposait sur ses

Elle était montée par six hommes seulement et autant de rameurs.

Jean sauta dans la galiote à l'abordage en criant : "France! France!" et son ami Keyser, qui cette fois com-prenait parfaitement, le suivait, armé jusqu'aux dents comme un pirate.

Les deux téméraires surprirent dans le sommeil le petit équipage et le firent prisonnier.

Jean s'adressa courtoisement au patron et lui dit en hollan-

-En guerre, l'ami, tous les moyens sont bons. Nous sommes Français; la Hollande est en guerre avec la France, et nous rentrerons à Dunkerque sur votre bâtiment. Un service, du reste, en vaut un autre. Vous serez libres et votre galiote vous sera rendue. En route!

L'équipage dut obéir.

Une heure après, le vent enflait la voile, et les rameurs, pen-

chés sur leurs bancs, fouettaient la vague en cadence. On passa en vue d'Ostende, puis on arriva dans les eaux françaises.

Jean était un homme de parole. Il appela le patron de la galiote et lui dit en lui tendant la main:

—Nous n'irons pas plus loin ensemble. Vous pouvez repartir

en toute sécurité, nous avons une barque pour gagner la côte. Merci, patron. Nous allons avoir une grande guerre sans doute, ei s'il vous arrivait malheur dans une rencontre, recommandez-vous de moi, ce ne sera jamais en vain s'il vous plaît?

-Bringhen.

-Tu t'en souviendras, Keyser. Quant à moi, patron, je m'appelle Jean Bart. Bon retour et au revoir!

Quelques biographes, ignorant cette première aventure du célèbre marin, n'ont pu expliquer pourquoi Jean Bart, dans sa longue et glorieuse carrière, s'est surtout acharné à la pour-suite des bâtiments hollandais. C'étaient ses ennemis de prédilection, parce qu'ils étaient des ennemis personnels. Jean Bart a fait subir à la marine britannique des pertes énormes sans doute, mais la plus grande partie de ses prises étaient d'origine hollandaise

Maintenant, disons pourquoi la guerre de 1672 surprit le marin du port de Dunkerque au service de la marine marchande de Flessingue.

Jean Bart était né à Dunkerque le 21 octobre 1650. Son père appelait Michel Bart, et sa mère Agnès Jacobsen, la fille de Michel Jacobsen, qui avait gagné le surnom de Renard de la

On a essayé de donner une suite d'ancêtres illustres au brave chef d'escadre, et l'un de ses compatriotes compte parmi ses aïeux un vice-amiral espagnol, un amiral, un chef d'escadre et des capitaines de vaisseau

Pourquoi pas aussi des ducs et pairs, des maréchaux et des princes?

Jean Bart est un ancêtre et n'a pas besoin d'aïeux. De pareils hommes se suffisent à eux-mêmes.

Il était, nous le croyons avec beaucoup de biographes, fils de simples pêcheurs du port de Dunkerque. En ces jours-là, qui disait pêcheur disait corsaire. Dans la paix, qui était la saison morte de la mer, les coureurs d'aventures, ne pouvant marcher sus aux cargaisons, se rabattaient sur le poisson. Michel Bart n'était donc rien de plus. Il était originaire du faubourg du Pollet à Dieppe et était allé se fixer à Dunkerque, où il avait épousé une jeune Espagnole. En perdant les Pays-Bas, l'Espagne avait laissé beaucoup de ses enfants qui s'éparpillèrent au hasard des intérêts indivivuels, et finirent par se perdre dans les flots de la population locale.

Ce n'était pas un mariage d'hidalgo qu'avait contracté Michel. La gêne visita son pauvre ménage, et un grand nombre d'en-fants ne tardèrent pas à grever outre mesure la budget de la famille.

Jean était l'aîné. Suivant la coutume du pays, il joignit à on prénom son nom de famille, et s'appela désormais Jean

Gaspard, son frère cadet, le suivait de très-près et n'avait pas le caractère impétueux de son ainé. Il aidait sa mère dans les soins du ménage et avait accaparé toute la tendresse de la digne femme. De là des querelles intérieures; Jean malmenait quelque peu Gaspard, le courtisan et l'enfant gâté de la maison; la mère défendait son favori avec une partialité visible.

Ni l'un ni l'autre ne fréquentaient l'école. Michel ne gagnait pas assez avec ses filets pour faire cette dépense, et les deux gars avaient tout le temps de se quereller. Jean Bart, qui ne fut pas une nature grossière comme on le croit vulgairement, ne dut sa culture qu'à lui-même. Il est vrai qu'en dehors des choses de son métier, ses connaissances étaient très-bornées, puisqu'il ne sut jamais que signer son nom, mais le frottement continuel des officiers de la marine l'avait à la fin dégrossi.

Dans le premier âge néanmoins, Jean Bart était un véritable enfant de la nature, tel, du moins, que la nature forme les enfants dans un port de mer, au milieu d'une population grossière. Cependant l'activité qui animait cette fourmilière humaine, les récits d'aventures, les histoires de bord, toutes ces choses fantastiques que l'enfant dut entendre raconter par les matelots, lui donnérent l'envie de se distinguer à son tour et de faire parler de lui.

(A continuer.)

Les annonces de naissance, muriuge ou décès seront publités dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

A St. Philippe, le 13 courant, à l'âge de 30 ans, J. Bte Rémillard Ecr., marchand. Il laisee pour déplorer sa perte, une femme et trois enfants, ainsi qu'un grand nombre d'amis. R. I. Paoe.

BONNE NOUVELLE.



NOUS, Soussignés, venons d'ouvrir un magasin de MARCHAND TAILLEUR, sur un haut pied, et sollicitons respectueusement une visite de nos nombreux amis et du public en général. Notre assorti-ment en fait de Draps, Tweeds, Flanelles, etc., etc., est le plus com-plet.

Ouvrages et coupes, garantis.

GRUNDLER & LEBLANC,

No. 246 RUE St. JOSEPH.



AVIS AUX CONTRACTEURS.

ES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné et endossées, "Soumission pour Bureau de Poste, Montréal," seront reçues à ce Bureau jusqu'à lundi, le 9 septembre prochain, à midi pour la construction et l'achèvement d'un nouveau bureau de Poste. à Montréal.

On peut voir les plans et devis au Bureau de H. M. Perrault, Ecr., Architecte, Montréal, lundi, le 26 courant, et les jours suivants.

On devra annexer à chaque soumission les signatures de deux personnes solvables et responsables, donnart des garanties pour l'accomplissement du contrat.

contrat.

Le Département ne s'oblige pas à recevoir la soumission la moins chère ou telle et telle soumission.

F. BR AUN. Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa. 14 d'Août 1872.

ACADÉMIE COMMERCIALE CATHO-LIQUE DE MONTREAL SUR LE PLATEAU.

A REOUVERTURE des Classes aura lieu

A REOUVERTURE des Classes aura men Lundi. le 2 Septembre prochain.

Trois nouveaux Professeurs des plus habiles ont té ajoutés au corps enseignant, pour l'enseignement des affaires, de la Télégraphie, et des autres matières qui composent le Cours commercial.

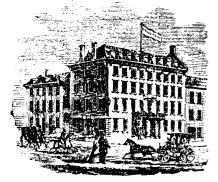
Vu le grand nombre de nouvelles demandes d'admission, nous prions les parents des anciens élèves d'amener leurs enfants, ou de retenir leur place, le premier jour, afin de nous épargner le regret de refuser l'entrée de l'école à nos anciens élèves, faute d'espace.

d'espace.
Pour le Prespectus et autres particularités, s'adresser au Principal, à "Académie, sur le Ptateau.
Entrée des Parents, No. 699, Rue Ste. Catherine.
Entrée des Elèves, Coin des Rues Ontario et St.

U. E. ARCHAMBAULT, Principal.

HOTEL DU CANADA,

17 et 19, Rue St. Gabriel, MONTRÉAL.



TET HOTEL de première classe, situé au centre de la ville. a été entièrement renouvelé et garni avec tout le luxe moderne.

Des Omnibus se rendent aux stations de chemins de fer et aux bateaux à vapeur.

A. BÉLIVEAU,

Propriétaire.

CI vous voulez conserver votre santé, faites une promenade en chars au Village St. Jean Baptiste où l'air est pur et agréable, arrêtez faire vos achats chez GEORGE SEÉNS, où vous trouverez toujours un bel assortiment en fait de marchandises sèches à 25 pour cent de moins qu'à Montréal.

3-30 d.

ON DEMANDE dix jeunes gens et cinq jeunes filles pour les mettre en état de se qua-lifer comme opérateurs de Télégraphe. On trouve des situations pour les étudiants qui reçoivent un certificat de capacité.—Pour plus amples informa-tions, s'adresser, de suite, au professeur Hébert. Institut télégraphique de la Puissance, 75 grande rue St. Jacques, Montréal.



AVIS AUX CONTRACTEURS.

ES SOUMISSIONS, adressées au soussiseront reçues à ce Bureau jusqu'à SAMEDI MIDI. le '4 Août courant, pour la CONSTRUCTION DE DEUX BASSINS, la CONSTRUCTION DE QUAIS etc.. à Montréal, sur le côté Nord du Canal Lachine, entre la Rue Wellington et l'Ecluse St. Gabriel. On peut voir les plans et devis à ce Bureau et au Bureau du Canal Lachine. Montréal, JEUDI et APRES JEUDI, le 15 courant, où l'on pourra se procurer aussi des blancs de soumission, imprimées. Les signatures de deux personnes solvables et responsables donnant des garantier pour le parfait achèvement de l'ouvrage, doivent être annexées à chaque soumission, ce Département, cependant, ne s'obligera pas à accepter la soumission la plus basse ou aucune soumission.

Par ordre,

Par ordre.

F. BRAUN.

Département des Travaux Publics, } Ottawa, 6 août 1872.

3-33c

COURS ELEMENTAIRE

BOTANIQUE

FLORE DU CANADA

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION PAR

L'ABBÉ J. MOYEN,

PROFESSEUR DE SCIENCES NATURELLES, AU Collége de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages et de 46 planches. Prix: Cartonné, \$1.20.-\$12,00 la douzaine.

Le Cours Elémentaire seul, (62 ps. et 31 plunches.) Cartonné, \$0.40.—\$4.00 la douzaine. En vente aux bureaux de l'Opinion Publique, No. 1, Côte de la Place-d'Armes, Montréal, et ches tous les libraires du Canada. 3-24 tf.

DEPARTEMENT DES DOUANES.

Ottawa, 2 Août 1872. L'ESCOMPTE AUTORISE sur les EN VOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 13 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes

LIBRAIRIE NOUVELLE

ALPHONSE DOUTRE ET CIE., (Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel,) MONTREAL.

Reçoivent constamment ce qu'il ya de plus nou-

veaux en ROMANS, DROIT, MEDECINE, MUSIQUE, &c. Toutes demandes pour livres seront exécutées avec la plus grande promptitude.

E SOUSSIGNÉ OFFRE EN VENTE:

GLACIÈRES ET SABOTIÈRES améliorées. Couverts
en fil de fer: aussi un assortiment de Corniches et
ORNEMENTS DE RIDEAUX.

1. J. A. SHRVEVER. E SOUSSIGNÉ OFFRE EN VENTE:

L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

REMEDES

Dr. J. A. CREVIER.

GRANDES DECOUVERTES!!!

L'ANTI-CHOLERIQUE

E SEUL SPÉCIFIQUE connu contre le Choléra, et toute espèce de Diarrhée, dérangement d'Intestins et d'Estomac, Indigestions, &c., Cures merveilleuses attestées par des personnes dignes de foi et bien connues.

Prix..... 50c la bouteille.

L'Anti-Dyspeptique et Restaurateur du Sang Prix..... \$1.00 la bouteille.

Dr. J. A. CREVIER, No. 44, Rue Bonsecours. Montréal.

Une réduction libérale sera faite au commerce.

Montréa
3-25 tf

C. BOSSÉ, marchand à commission et marchand de bois,
No. 8, Rue St. Pierre,
QUÉBEC. 3-29 h

USINES À METAUX DE LA PUISSANCE. (Etablies en 1828.)

CHARLES GARTH & CIE.

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

MANUFACTURIERS ET IMPURITATIONS

De Cuivre à l'usage des plombiers, ingénieurs e ouvriers, d'appareils à vapeur et à gar, usines à cuivre et à fer, etc.. etc.

Toutes sortes d'ouvrages pour Raffineries de sucre, distilleries, brasseries, appareils à gas et à eau.

On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc. par le moyen de la vapeur ou de l'air chaud.

Bureau et Manufacture

No. 536 à 542, RUE CRAIG,

MONTRÉAL,

77 Rue St. Jacques.

CHARLES GARTH, JAMES MATTINSON, H. W. GARTH.

ROMAN CANADIEN.

L'INTENDANT BIGOT,

PAR JOSEPH MARMETTE.

BROCHURE DE 94 PAGES GRAND 8vo.

PRIX 25 CENTS

Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents.

S'adresser aux bureaux de L'Opinion Publique. No. 1. Côte de la Place d'Armes' et 319 rue St. Antoine. 3.-30 d.

AVIS.

ES ABONNÉS de l'Opinion I ublique trouveront à faire encadrer leurs gravures à bas prix au Nouveau magasin de

DAMIEN & DESCOTES.

5292-Rue Craig-5292

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1856

MEDAILLE DE IREE CLASSE,

ALFRED LABARRAQUE & CIR.

QUINIUM LABARRAQUE

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine à Paris.

Les vins de quinquina ordinairement employés en médocine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrèmement variable: de plus en raison de leur mode de préparation, ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.

Le Quinium Labarraque sprouvé par l'Académie de médecène, constitue au contraire, un médicament de composition décruninée, riche on principes actifs, sur lequel les nédecine et les malades peuvent toujeurs compter.

Dans les cas de chloces, actine, plales cas de chloches, de la capronie peuven se médica, produit de santauxiliaire des ferrupies aux pilules de semple aux pilules de sente remarquables par la rapidité de son action.

Le Quinium Labarraque est un vin éminemment tonique et fébrilgre destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.

Les vins de quinquina crdinairement employés en médecine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrêmement variable : de plus en raison de leur mode de préparation, ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.

Le Quinium Labarraque se prescrit avec succèaux personnes faibles et aux personnes d'affaiblissement, soit par suite de maladies; aux adolescents fatigués par une croissance trop rapide aux jeunes filles qui ont de la peine à es former et aux vieillards épuisés par l'âge oula maiadie. C'est le meilleur préservatif des fièvres.

Dans les cas de chlo-

Dans les cas de chlo-

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.- FABRE & GRAVEL, Montreal, Ed. GIROUX, Québec.

GOUDBON DE GUYOT.

Liqueur Concentrée et Titrée.

M. Guyot est parvenu
à enlever au goudron son
àcreté et son amertume
insupportables et à le
rendre très soluble. Mettant à profit cette heurouse découverte. il prépare une liqueur concentrée de goudron, qui, sous
un petit volume, contient
une grande proportion de
principes actifs.

Le Goudron de Guyot a donc tous les avantages de l'eau de goudron ordinaire, sans en avoir les inconvénients. Il suffit d'en verser une cuillerée à café dans pu verre d'eau

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes :

EN BOISSON: - Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille:

BRONCHITES
CATARRHE DE LA VESSIE
RHUMES
TOUX OPINIATRE
IRRITATION DE POITRINE
COQUELUCHE.

EN LOTIONS: — Liqueur pure ou étendue d'un peu d'eau.

AFFECTIONS DE LA PEAU DEMANGEAISONS MALADIES DU CUIR CHEVELU. EN INJECTIONS: — Une partie de liqueur et quatre d'eau.—Efficacité toute spéciale.

ECOULEMENTS ANCIENS OU RÉCENTSCATARRHE DE LA VESSIE.

Le Geudron de Guyot a été expérimenté avec un réritable succès dans les principaux hépitaux de France. de Reigique et d'Espagne. Il a été reconnu que, par les temps chauds, il constitue la boisson la plus hygionique, et surtout pendant les temps d'epideunie.—Une instruction accompagne chaque

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS. AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DSVINS & BOLTON. - FABRE & GRAVEL, Montreal-Ed. GIROUX, Québec.

CHARBON DE BELLOC.

Approuve par l'Academie Impériale de Médecine le 27 Décembre, 1849.

C'est surtont à ses propriétés éminemment absor-battles, que le Charbon ce Bellec doit sa grande effi-nacité. Il set spécialement recommandé contre les affections suivantes:

STRALGIES
DYSPEPSIE
PYROSIS
AIGREURS
DIGESTIONS DIFFICILES
CRAMPES D'ESTOMAC
CONSTIPATION
COLIQUES
DIARRHÉE CASTRALGIES

CHOLERINE.

MODE D'EMPLOI.-Le Charbon de Belloc se pr want on apres chaque repass sous forme de Pourse u sous forme de PASTILLES. Le plus souvent, le neur-cire se fuit seutir des les premières doses. Une nettretion detaillée necompagne chaque flacon de condre et chaque boits de pastilles. onudre et chaque boîte de pastilles.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS. PRIX DE LA BOITE: 1 FRANC 50. AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

D. VINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal-Ed GIROUX, Québec

\$50,000 VALANT

CONSISTANT EN

HARDES FAITES.

DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES. CHAPEAUX,
MERCERIES, &c.. &c., &c.
Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits
et avec promptitude.
Une visite est solicitée.

R. DEZIEL, 131, Rue St. Joseph.

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

ES effets de la Gomme d'Epinette Rouge dans les maladies des Poumons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes prepriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix: 25 centins par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. Engros et en Asteil abec le préparateur

y sont avon
Prix: 25 centins po.
Prix: 25 centins po.
lesprincipaux pharmaciens du camilles de préparateur
HENRY B. GRAY
PHARMACIRN,
144 Rue St. Laurent,
MONTERAL.

O. DESMARAIS,
PHOTOGRAPHE.
Coin des rues Craig et St. Laurent,

MONTREAL. On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché. 3-20zz

F. X. BEAUCHAMP,

(Successeur de D. Smilie.) BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE

PIERRES PRECIEUSES. 134—RUE ST. FRANCOIS-XAVIER—134
MONTERAL.

A. PILON & Cie. ETABLISSEMENT NOUVEAU,

3812-Rue Ste. Catherine.-3812

A l'Enseigne de la Boule Verte. MAGASIN de marchandises sèches, de mode et de fantaisie. Assortiment de premier choix.

The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art. Agri-culture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20. aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à donicile.

domicile.

Port: 5 centins par trois mois payables d'avance
par les abonnes, à leurs bureaux de poste respectifs.

Les remises d'arge: par un mandat de Poste ou
par lettre enregistree, seront aux risques de l'Edi-

teur.
On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE:
1--COTE DE LA PLACE D'ARMES--1

BUREAU DE PUBLICATION ET ATBLIERS:

LEGOOTYPISTES,
ELECTROTYPISTES,
STEREOTYPISTES,
GRAVEURS,
CHROMO ET
PHOTOGRAPHES ET

IMPRIMEURS.

Burcau: No. 1 Côte de la Place d'Armes Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine.

On exécute dans un style vraiment supérieur. les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoranda, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des priveres modiques.

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTERAIRE Publié tous les Jeudis à Montréal, Canada,

Par GEORGE. E. DESBARATS & CIR.

nal.
ANNONCES............10 Centins la ligne pour chaque insertion. Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier.

Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance. au bureau de l'administration. No. 1, Côte de la Place d'Armes.
L'azent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.

Lorsan'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance.
Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration

FRAIS DE POSTE-ATTENTION! Les trais de poste sur les Publications bebouna-daires de sont que de 5 centins partrois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Redactions. No. l Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affairez devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du leurnal

Imprimé et publié par G. E. DEBLARATS, 1, Côte de la Place d'Armas, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.